



NUMÉRO

17

ULTRA PREMIUM

10
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

<i>Symétrie</i> de Gauthier Blasco	2
<i>Suprême Matilda</i> de Fabrice Décamps	3
<i>L'homme qui était bien garé</i> de Mickael Auffray	14
<i>Une question de valeurs</i> de Nicolas Camille	19
<i>En avoir ou pas</i> de Raymond Alcovère	24
<i>Décharge(s) Hebdo</i> d' Henri Ansbert	31
<i>Très loin</i> de François Fournet	35
<i>Marie avait toujours froid</i> d' Elsa Hieramente	40
<i>Jean-Pierre en quelques mots</i> d' Olivier G. Milo	44
<i>Collisions</i> de Benjamin Christiaens	55



Les auteurs	65
Ours	68

SYMÉTRIE

Gauthier Blasco

Les appartements
De la rue
Rossellini
Sont symétriques

Osant l'infini impasse
Des vies parallèles
Deux amants face à face
Les vêtements peints
À même la peau
Dansent un tango
En contre-point

Les miroirs sans tain
Réfléchissent
D'eux
Une lithographie
En abîme

L'horloge du salon indique
11h11

SUPRÊME MATILDA

Fabrice Décamps

Vraiment jamais manqué de rien, Carlton Coleman, ceci dit pour l'euphémisme. Né très au-dessus du lot, exempté des vicissitudes de l'infortune, tout un service de cuillères en or dans la bouche. Une enfance baignée dans le luxe, la vie de château en plein cœur du Wessex, les meilleurs précepteurs, le moindre de ses désirs assouvis par une ribambelle de nourrices et de laquais aux références exceptionnelles. Une mère à la fois aimante et lointaine, tendre et évanescence, d'une dignité et d'une élégance absolues, toujours à ses rosiers splendides, à ses parties de bridge entre amies fidèles, à ses œuvres de bienfaisance, à sa longue complicité avec le cardinal Bishop Frazier *himself*. Un père d'une excellence irréprochable, boxeur redoutable, escrimeur de talent, cavalier plus qu'émérite, grand chasseur doté de trophées innombrables, rapportés des quatre coins du monde ou plus simplement abattus en ses forêts à perte de vue, connaisseur des vins et des whiskys, fumant, en secret, par crainte des réactions associées au personnage politique, la même marque de bâton de chaise que Fidel Castro, simplement parce que ce sont les meilleurs au monde, et avec tout ça du genre paternel despotique, mais juste, adepte, si nécessaire, d'une quinzaine de coups de cravaches de temps à autre, parfois trente ou quarante, il faut ce qu'il faut, en fonction de la gravité de la faute. Ne voit pas où est le problème, Carlton se sent même redevable envers lui, la cravache c'était de l'amour. Un père d'une telle droiture d'esprit, ce n'est pas donné à tout le monde et, en se comparant à lui, il a pu en venir, parfois, mais de moins en moins souvent, à douter de sa propre exceptionnalité.

Quand même une ombre au tableau : un frère jumeau, Peter. Carlton le déteste, par pure jalousie. Ne sont pas monozygotes, *thank God*, aussi personne ne les a jamais confondus.

Vraiment jamais manqué de rien, sauf d'une chose : réussir à se montrer supérieur à Peter, en quelque domaine que ce soit, *just only one bloody time in his life*. Peter a toujours été le meilleur. Plus intelligent, rusé et adaptable, plus rapide et plus fort. Le plus beau, bon en tout, le salaud, celui qui sautait le plus loin, celui qui osait sauter de plus haut, qui restait le plus longtemps en apnée, nageait le crawl comme personne, à part Johnny Weissmuller en personne. Celui qui avait la tendresse de sa mère, l'adoration des tantes, la complicité des cousins et des cousines. Encore lui, récoltant toute l'estime du père, faisant rire tout le monde aux fêtes de famille, celui que les vieilles aïeules toutes racornies, privées de bon sens, réclamaient à prendre sur leurs genoux, *what a beautiful boy*, elles disaient, avec les lèvres rentrées dans la bouche. Il était celui qui avait l'audace avec les filles, puis avec les jeunes femmes, puis avec les femmes tout court. Peter par-ci, remportant des médailles, des coupes, collectionnant les félicitations du jury, les prix d'excellence, sport, science, littérature, Peter par-là, ravissant les cœurs, des amis à ne franchement plus savoir qu'en faire, Peter adoré, encensé, toutes ces années, juste sous son nez à lui, Carlton Coleman, qui rêvait tout debout de lui arriver à la cheville et le méprisait de manière exponentielle, lui jetant son venin à la face pour se soulager de ses frustrations. Peter réalisant de brillantes études de médecine avant de briguer les honneurs, sorti à vingt-huit ans de l'Académie Royale Militaire de Sandhurst, marchant dans les traces de Winston Churchill et du Prince d'Angleterre, *no less*. Peter parti au feu, Afghanistan, puis Irak, revenu transformé, plus beau, plus grand, plus fort, plus inaccessible, *a better man over and over*, ayant sauvé des vies, vu, affronté, digéré l'horreur à l'état brut, promu colonel à trente-neuf ans, Peter achevant sa carrière l'année suivante, au début d'avril dernier, avec une distinction pour bravoure, imprimée noir sur blanc, dans les pages très en vue du *London Gazette*.

— C'est fou comme tu es belle !, dit Carlton Coleman, les mains posées à dix heures dix sur le volant de sa Jaguar toute neuve, aussi noire et racée que l'animal du même nom. Décontracté, il roule vite, négocie avec brio les lacets de la petite route de campagne bordée d'arbres, *welcome to Wessex*, et s'il frissonne et frémit, parfois, à l'entrée de certains virages des plus périlleux, c'est du plaisir infini de *savoir* piloter comme il faut un tel engin.

— C'est fou comme tu es belle !, répète-t-il à haute voix, en tournant la tête sur sa droite pour dévorer des yeux la sublime femme brune assise à ses côtés et, du coup, on est un peu rassuré en comprenant qu'il n'était pas en train de parler à sa voiture.

— Regarde la route, mon amour, répond Matilda. Ce serait dommage d'avoir un accident le jour du mariage de ton frère.

On peut pas dire, pense-t-il, les bancs d'église, c'est quand même pas prévu pour que la cérémonie du mariage tire en longueur. Oui, il le pense sincèrement, il commence à avoir mal au cul, Carlton Coleman, depuis le temps qu'ils sont tous assis là-dedans, cinq cents au bas mot. Quelquefois, il faut se lever, mais juste le temps d'une petite chanson tous en chœur, même pas la possibilité de se dégourdir les jambes, et hop ! *sit down again, Carlton, please*. Par bonheur, rayonnante et ensorcelante, Matilda est là auprès de lui, comme elle le sera toujours, selon le vœu qu'ils ont prononcé tous deux il y a trois semaines. Carlton n'a prévenu personne, il n'a pas rameuté toute la famille et dépensé des fortunes pour gourmander et enivrer tout ce beau monde, sans compter que passée une certaine heure, il peut y avoir du grabuge, aristo ou pas, de la viande soûle reste de la viande soûle.

No, really, inutile d'en faire des tonnes, on s'aime et on se marie, *that's all*. Matilda et lui se sont contentés de quelques témoins, une poignée d'amis ou de relations, et le professeur Suzana Wilson-Jane, qui compte tellement pour Matilda, comme la mère qu'elle n'a jamais eue.

Évidemment, tout le monde a mal au cul à cause de Peter, encore lui, debout sur l'autel, auprès de sa promise, son amour de jeunesse, d'une beauté encore saisissante à près de quarante ans, et face au cardinal Bishop Frazier *himself*, qui a accepté de procéder à la bénédiction des époux. *Of course*, Peter et Judith sont tout ce qu'il y a de magnifique, passionnés comme aux premiers jours de leurs amours clandestines, il y a près de vingt ans. Simple fille d'ouvrier, Judith avait dû attendre que Peter manœuvre ses parents pour la faire accepter comme telle, à savoir la femme qu'il aimerait jusqu'à son dernier souffle. Comment il était finalement parvenu à ses fins : un vrai mystère pour Carlton. Chez les Coleman, on se mariait entre soi, entre gens du même monde. Là aussi, Peter avait tenu la dragée haute à Carlton, lui qui avait tenté la même aventure avec Rebecca, une cousine de Judith, dont il s'était amouraché. Dans son souvenir, Rebecca était plus belle encore que Judith, ce qui est peut-être vrai, mais il a souvent tendance à enjoliver sa propre fiction. Par contre, les mots de son père sont demeurés tels

que dans la réalité. *Je t'interdis de fréquenter cette fille.* Fin de la discussion. Il ne s'en était pas laissé compter. Tu verras, mon vieux, j'épouserai Rebecca et tu ne m'en empêcheras pas, mais il ne l'avait pas dit à voix haute, rien qu'une pensée en lui, un genre de conviction nécessaire sur l'instant, réduite à néant deux jours plus tard quand Rebecca ne se présenta pas au rendez-vous qu'il lui avait fixé. Il avait attendu un peu, avant de voir apparaître une des plus jeunes sœurs de Rebecca, qui lui avait remis un papier plié en huit, même pas glissé dans une foutue enveloppe. *I don't want to see you again, I've told you, I don't love you, stop trying to see me against my will.* Certes, ici aussi, il aura enjolivé, Carlton, parvenu, vingt ans plus tard, à se persuader que la différence de classe sociale avait rendu leur amour impossible.

At last, le cardinal Frazier et les deux tourtereaux sont venus à bout de tout ça. Tout le monde se lève. On s'embrasse. Il est temps de sortir et Carlton ne regrette pas d'être arrivé au dernier moment et d'avoir choisi une place vers le fond. Déjà, il ne manque pas de noter certaines expressions sur les visages masculins. Matilda, pendue à son bras, crève l'écran de la réalité et ce n'est qu'un début. Avec elle, il tient sa revanche sur Peter. Vu sous cet angle, son amour pour elle a quelque chose de mesquin, mais c'est tout de même la vérité, et on le laissera se débrouiller tout seul avec ces états d'âme.

Un homme tel que lui ne pouvait pas décemment se contenter d'une femme par défaut. Côté cœur, des histoires dans le passé, brèves pour la plupart, jamais rien d'aussi grandiose que Peter et Judith. Avec cette femme, son frère a placé la barre très haut, jusque dans la stratosphère. Parfaite en tous points, d'une beauté à couper le souffle, Judith s'est arrachée à sa condition à force de volonté et de travail. Devenue psychiatre, elle ne laisse pas de troubler Carlton. S'il déteste Peter, Judith le ravit, même s'il ne voudrait l'admettre devant personne.

Il y avait eu Cécilia, mannequin haute-couture, belle écervelée, persuadée que le soleil tournait autour de la Terre, puis Cassandra, hôtesse de l'air, plutôt cultivée, mais d'une jalousie malade. Sharon était moins jolie que les deux précédentes, chirurgienne et de très bonne famille, mais elle l'avait largué au bout d'un mois. Anita, belle espagnole, femme d'affaires de haute voltige, avait tout pour plaire, et plus encore, or elle ne cherchait pas l'amour, juste des amis pour le sexe, *no commitment*, pas de complication. Il ne trouva pas à s'en plaindre pour autant, mais rêvait d'autre chose, d'un amour absolu auprès d'une femme parfaite, pour

damer le pion à Peter. Là-dessus, sa mère, qui voulait des petits-enfants, ne cessait de lui faire remarquer son célibat, *you must find a good wife, Carlton*.

Une période sombre, la faillite de deux de ses start-up, le cours du cacao à la baisse, des investissements mal inspirés en Afrique équatoriale, des coups d'un soir, des femmes entraperçues au réveil, dont il avait oublié le prénom, des sachets de cocaïne dans la poche intérieure de ses vestes hors de prix. L'annonce du mariage de Peter et Judith marqua un point de non-retour dans sa trajectoire. Jusque là, il avait toujours éprouvé le plus grand mépris pour les agences de rencontres élitistes, mais, quelque temps auparavant, il avait eu une conversation inspirante avec un trader de ses connaissances ayant trouvé la femme de sa vie par l'intermédiaire de *Perfect Love Is All*, agence très haute-gamme située sur Park Lane, dans Mayfair, quartier londonien des plus huppés.

Il avait donc sauté le pas et pris rendez-vous un soir de septembre, neuf mois avant la date prévue pour le mariage de son frère. Tonya Huskey, grande femme blonde étourdissante, incisive, en tailleur Chanel, fondatrice de *Perfect Love Is All*, le reçut dans un salon cossu au mobilier design d'une pureté reposante. Ils eurent une première conversation, autour d'une coupe de Champagne, et Tonya Huskey, sans se montrer pour autant provocante, lui sortit le grand jeu, diffusant autour d'elle les ondes subtiles, mesurées, de son infinie sensualité, bombardant Carlton de questions sur sa vie, ses ambitions, ses rêves, forçant et étudiant ses réactions pour le deviner, l'appréhender, dans ses vérités et ses retranchements, utilisant toute une palette de gestes et de mouvements, fermes ou délicats, d'expressions et d'attitudes, qui mettaient si bien en lumière son charisme et sa féminité que Carlton faillit lui demander si elle n'était pas dans le catalogue.

En plus d'être la perfection faite femme, Suprême Matilda sera tout ce que vous voulez qu'elle soit. Parfaitement et infiniment adaptée à vos besoins, à vos désirs, à vos ambitions, vos rêves, vos fantasmes, à votre vision du monde. Vous êtes un homme d'exception et elle sera en toutes choses à votre mesure. Fidèle, sincère, amoureuse, tendre, patiente, compréhensive, surprenante, sensuelle, aventureuse, sportive, endurante, drôle, joyeuse, accueillante, conciliante, érudite, forte, sensible...

En conversation avec son père, qui a pris un sérieux coup de vieux, le pauvre homme encore tout bafouillant suite à sa première rencontre avec Matilda, Carlton observe sa femme à distance, non

sans afficher un sourire de triomphe très élaboré, tandis qu'elle se mêle aux invités de la luxueuse garden-party, dans une robe d'un rouge vif, très près du corps, qui sublime sa longue silhouette de reine-femme. Sur son passage, les hommes se dévissent le cou et on entend nettement les nuques craquer. La mère de Carlton est là à ses côtés, pendue à son bras, sous le charme de cette bru sortie de nulle part, conquise par la fraîcheur de sa personnalité, la richesse de son langage et l'esprit habitant chacune de ses réparties à mesure qu'elle fait l'objet, ici et là, de présentations en bonne et due forme. Déjà, Carlton surprend les murmures ravies des tantes et des cousines, les sourires fleurissant sur les visages, les mimiques odieusement concupiscentes des vieux oncles libidineux.

Cinq minutes plus tôt, face à ses parents, main dans la main avec Matilda, Carlton s'est fendu d'un simple *hello, mother and father, here's Matilda, she's my wife*. Il y a eu un léger temps de flottement, de stupéfaction, avant que la beauté, la spontanéité et la bienveillance de la jeune femme ne les frappent délicieusement de plein fouet. Pas non plus pour rien si Carlton a eu le coup de foudre pour elle. Ses parents ont subi le même sort. Ils l'ont écoutée religieusement, les yeux dessillés, leur dire combien elle était heureuse de les rencontrer, et navrée aussi de s'être uni à Carlton avant d'avoir eu la joie immense de les connaître, mais ç'avait été plus fort que tout le reste, ils s'étaient aimés dès le premier regard, pour le reste de leur vie. Le doute et l'hostilité, balayés en un instant, par la voix suave, la bonté et la force brillant dans les yeux de Matilda, d'un bleu-vert envoûtant. La mère de Carlton s'est même jetée dans ses bras, larmoyante, reconnaissante, et, avec la permission de Carlton, l'a entraînée avec elle pour la présenter au cardinal Bishop Frazier, qui s'est retiré dans le petit salon d'été.

Le père de Carlton a pris un coup de vieux, mais n'a rien perdu de son mordant. Quelque chose coince et il darde un œil sévère sur son fils en disant :

- Ta femme est un enchantement, Carlton.
- Merci, père, je...
- Combien t'a-t-elle coûté ?
- Rien, je n'ai pas...
- Tu mens très mal, comme toujours, Carlton. J'espère que c'est juste une *escort-girl* aux tarifs exorbitants que tu as louée pour le week-end...
- Matilda est ma femme, père, nous nous aimons pour de vrai !
- Ne me dis pas que tu l'as achetée pour devenir ta femme ? Une Russe ou une Moldave, qui va te dépouiller !
- Non...

— Je comprends mieux à quoi t’a servi la somme mirobolante que tu as cru pouvoir soustraire à ma vigilance, avec la complicité de Gregor Mansfield ! Fieffé crétin, faux et usage de faux, tu sais où ça mène, fils ?

La main du père s’est emparée de son avant-bras. Carlton grimace.

— Nous en reparlerons ! Maintenant, vas féliciter ton frère et sa femme comme il se doit.

Face aux classiques arguments de Tonya Huskey, il avait choisi un abonnement *Golden Files* de six mois, il en avait les moyens, la stature et le charisme, n’est-ce pas ? En plus d’avoir le privilège de rencontrer des femmes uniques, il profita pleinement des avantages associés à l’abonnement. Son nom en lettres d’or sur la *Lux Guest List* du Pedestrian, club select sur Piccadilly, repaire de millionnaires et de célébrités. Il y sabra d’ailleurs le Champagne en compagnie d’Irène Chastain, une Française rousse et piquante, rentière et artiste peintre, ou inversement. Deux places réservées au Royal Opera House, où il emmena Mary McCormick, charmante héritière d’un capitaine d’industrie écossais, voir jouer *La Traviata*. Deux séances offertes au Spa Bulgari, l’un des plus en vue de la capitale, pensé, conçu pour redonner tout son sens au mot « détente ». Carolyn Long, ex top model d’une grande classe, ayant amassé une fortune avec sa marque de produits cosmétiques, avait bien voulu aller y faire trempette avec lui, songeant qu’elle aurait à faire à un parfait gentleman. Piochez, miss Long. Après à peine dix minutes dans la piscine, Carlton eut le feeling de se lâcher un pet et, nageant en cercles concentriques autour d’elle, lui avoua tout de go qu’elle lui filait une trique d’enfer. Pour de semblables raisons, Franca Vercelloni, éminente avocate pénaliste, Italienne à croquer, mit fin à leur rendez-vous au bout de deux minutes.

Bref. Après plus de quatre mois, aucune des femmes exceptionnelles qu’il avait rencontrées n’avaient trouvé grâce à ses yeux, ceci dit pour ne pas avoir à suggérer l’inverse, sa pédanterie, son physique quelconque et son haleine de chacal n’ayant certainement pas joué en sa faveur.

Cinq mois avant le mariage de Peter, il retourna à l’agence *Perfect Love Is All*, sans avoir pris rendez-vous. Homme triste, aigri, rancunier, Carlton avait bu et fit irruption dans le bureau de Tonya Huskey, avec force cris de putois, excédé par toute cette mascarade. Tonya Huskey, en femme de caractère, conserva un sang-froid irréprochable, le laissa vider son sac, leur servit à tous

deux un verre du meilleur Cognac et lui dit :

— Asseyez-vous, Carlton, je connais quelqu'un qui peut vous aider.

Jamais vous n'aurez à rougir d'apparaître en société au bras de Suprême Matilda. Elle parle neuf langues de manière fluide. Amatrice de sensations fortes, parachute, escalade, surf, saut à l'élastique, elle maîtrise le karaté, la savate et le taekwondo, affectionne le tennis et le beach-volley, prend le go, le poker et les échecs très au sérieux. Ses connaissances poussées en sciences humaines et appliquées lui permettent de suivre et de participer à toutes les conversations. Vous serez bluffé par ses capacités d'analyse des marchés financiers et des enjeux géopolitiques et stratégiques...

Le bref échange avec son père lui a donné le vertige. Des coups sourds au fond de son crâne. Il navigue comme il peut dans la mêlée des invités, serre des mains tendues par des silhouettes en smoking, se laisse embrasser par des ombres en robe de cocktail. *Tu sais où ça mène, fils ?* Il cherche en tous sens la robe rouge de Matilda, la cascade ondulante de ses cheveux noirs glissant le long de ses épaules délicates, *avec la complicité de Gregor Mansfield.*

I need a drink, pense-t-il, et il se fraye un passage jusqu'au bar, commande un double scotch à un pantin en queue de pie. Il laisse couler la moitié du verre dans sa bouche et observe, un peu plus loin, vers le fond du parc, un groupe de jeunes gens éméchés, n'ayant rien trouvé de mieux à faire que de frapper des balles de golf en direction du château. Au même instant, une fenêtre explose au premier étage. Carlton se tourne, aperçoit Matilda, figée dans son élan pour sortir, dans l'encadrement de la porte-fenêtre du petit salon d'été. Une seconde balle de golf passe en sifflant au-dessus de la garden-party, puis, dans la foule des convives, des cris d'effroi s'élèvent et grossissent, en réponse au bruit glaçant de l'impact contre la tête de Matilda.

Carlton suivit le professeur Suzana Wilson-Jane jusque dans son bureau où elle l'invita à prendre place :

— Tonya Huskey m'a assurée que vous recherchez la perfection, lui dit-elle.

— C'est pourquoi je suis là.

— Avez-vous évoqué le prix de la perfection ?

— Je paierai ce qu'il faut.

— Trente millions, sans les options personnelles.

— Bien, répondit Carlton.

— Vous devez comprendre que Matilda n'est pas à louer. Si vous signez au bas du contrat et que le virement électronique est approuvé, cette femme sera à vous pour toujours. Satisfait ou pas, il ne sera pas question de réclamer votre argent. Vous vous engagez à prendre soin de Matilda jusqu'à votre mort. Si nous apprenons que vous lui avez fait le moindre mal, elle reviendra auprès de nous et nous vous poursuivrons en justice.

— Je comprends.

— Bien, je vais vous laisser un moment seul. Je vais chercher Matilda. Profitez-en pour vous imprégnez de toutes ses spécificités. Nous verrons ensuite si vous désirez inclure de nouvelles options.

Elle lui remet un porte-document en cuir. Sur fond noir, SUPRÊME MATILDA étincelait en lettres d'or.

Suite à un sprint magistral, Carlton a rejoint l'immense terrasse, puis la porte-fenêtre du petit salon d'été. Des cris et des sanglots dans la pièce. La mère de Carlton est tombée à genoux. Elle tient le haut du corps de Matilda tout contre elle et la berce en gémissant, essuyant comme elle peut son front ensanglanté, avec les froufrous de sa robe. Carlton titube. Les couleurs vibrent. Des sons étouffés. Coup de fouet de l'adrénaline, il vrombit de haut en bas. Des silhouettes de bridgeuses médusées. Des visages tordus. Dans son fauteuil, le cardinal Bishop Frazier est blafard. Il ne cesse de demander:

— *Is she dead ? Is she dead ?*

Matilda can't be dead. Les mots fusent dans l'esprit de Carlton. Il s'agenouille, écarte sa mère d'un geste brusque et fourre le bout de l'index de sa main droite dans la narine gauche de sa femme. Peu après, tout le monde perçoit un son étrange, une espèce de bruissement électronique.

— *What the fuck ?* laisse échapper Bishop Frazier, à la seconde où Matilda se redresse et annonce d'une voix hachée menue :

— Un plus un, deux. Deux plus deux, quatre. Quatre plus quatre, huit. Huit plus huit, seize. Seize plus seize, trente-deux. Trente-deux plus trente-deux, soixante-quatre...

Suzana Wilson-Jane n'avait pas menti : on ne voyait vraiment pas la différence.

Il avait eu une certaine appréhension, surtout à la lecture des fiches abordant les aspects plus particulièrement biotechnologiques de Suprême Matilda. Mais, *god damn it*, ne devait-il pas vivre avec son temps ? Pourquoi se priver s'il avait les moyens de s'offrir la perfection ? Profiter jusqu'à ses derniers jours du fruit de l'amour

inépuisable d'une si parfaite créature, née des plus belles avancées de la science moderne.

Comme on l'a dit, il avait eu le coup foudre, dans la seconde même où elle pénétra dans le bureau, splendeur brune au sourire désarmant, éblouissante dans un banal survêtement rose.

— Je vous laisse une heure pour faire connaissance, *mister* Coleman. Si vous êtes d'accord, nous procéderons ensuite à toutes les formalités, à commencer par la programmation de l'amour sincère et éternel de Matilda pour vous.

Il ne lui fallut pas cinq minutes pour se décider.

Tournant plusieurs fois sur elle-même et remuant la tête de haut en bas, avec de curieux mouvements des bras, Matilda poursuit sur sa lancée :

— ... soixante-quatre plus soixante-quatre, cent vingt-huit. Cent vingt-huit plus cent vingt-huit, deux cent cinquante-six...

Un grand malaise s'empare du petit salon après que la vilaine blessure, qui barrait le front de Matilda, se soit totalement résorbée en l'espace de trente secondes.

— *What the hell is this woman ?*, veut savoir Bishop Frazier, qui offre l'impression d'être en train de se faire dessus.

La mère de Carlton est restée sur le cul, mâchoire inférieure coincée en position ouverte. À force de sueurs froides, le fond de teint des joueuses de bridge scintille et dégouline. Carlton est le seul à comprendre que tout s'est joué à l'échelle nanométrique. Grâce aux millions de nanites présents dans le sang de Matilda, la guérison a été instantanée.

Dehors, les deux-tiers des convives se sont agglutinés sur la terrasse dans une grande vague de murmures et d'exclamations. Le père de Carlton, Peter, Judith sont là, eux aussi, sur le seuil du petit salon, médusés.

— Seize mille trois cent quatre-vingt-quatre plus seize mille trois cent quatre-vingt-quatre, trente-deux mille sept cent soixante-huit...

— Carlton, Carlton, mais quelle est cette chose ? hurle son père.

— Matilda, tout va bien, je suis là, annonce Carlton, une main sur l'épaule de sa *femme*, qui met aussitôt un terme à ses calculs, cesse de jouer le derviche et reprend ses *esprits* en posant ses yeux sur lui.

— Ah, tu es là, mon amour, dit-elle. Le cardinal Frazier me disait justement combien...

Alors, comme elle se tourne en direction de l'homme d'église

et avance d'un pas dans sa direction, il fait un bond sur lui-même, comme sur une chaise électrique, porte la main à son cœur et s'étrangle :

— *Stay back, witch !*

Mais Suprême Matilda ne s'y trompe pas une seule seconde et se jette sur lui en s'écriant :

— Vite, faites appeler un médecin, le cœur vient de lâcher !

Bishop Frazier bleuit à vue d'œil, glisse superbement vers le sol, mais Matilda le soutient :

— N'ayez pas peur, vous allez vous en tirer, je vais m'occuper de vous, je connais la procédure.

Parfaite en toutes circonstances, songe Carlton, avec le sourire éclatant d'un homme comblé.

L'HOMME QUI ÉTAIT BIEN GARÉ

Mickael Auffray

PRISE DE CONTACT

— Monsieur, je vois que vous avez observé ma manœuvre ! clama l'homme qui était bien garé. N'est-ce pas un rangement en bataille digne d'éloge ?

— Oh je ne regardais pas vraiment, rétorqua le vieux monsieur assis sur son banc, je rêvassais. Disons que je regardais sans regarder. Vous savez à la retraite... Et quand on est veuf comme moi, on a...

— Oui, vous n'avez rien à faire.

— Hum, rien de précis.

— La façon de se garer révèle la nature profonde des êtres. Vous saviez cela ?

— Vous exagérez je pense.

— Pas du tout, admirez mon sourire.

Le vieil homme observa son interlocuteur qui s'approchait, un quadragénaire à l'air suffisant qui semblait animé par un désir de bouffer le monde dans son entier. Un rayon de soleil passa, l'ancien fut ébloui par la blancheur des dents du dandy.

— C'est le résultat d'une hygiène buccale responsable, enchaîna l'homme qui était bien garé.

— Je vous crois.

— Et ce costume cher monsieur ! Acheté dans une des plus chics boutiques parisiennes. Ce costume est parfait, à l'image de mon stationnement.

— Vous ne travaillez pas dans le commerce ? hasarda le vieil homme.

— Ha ha ! Vieux filou, s'exclama le dandy en simulant un crochet au menton. Puisqu'on en est là, parlons business. Combien seriez-vous prêt à payer pour mon stationnement ?

— Pardon ?

L'ARGUMENTAIRE

— Mon stationnement vous plaît, il vous charme, affirma-t-il en remettant en place le col de chemise de l'aïeul. Ma manœuvre vous a stimulé, elle vous a fait du bien. J'ai bon ?

— Mais...

— Il faut rétribuer cette prestation, vous venez de contempler cette manœuvre comme on admire un spectacle. Certains vont au cinéma, au théâtre ou à des concerts... Vous non. Vous êtes assis sur un banc et vous regardez les gens se garer.

— Vous êtes en train de me réclamer de l'argent parce que je vous ai regardé vous garer sur cet emplacement ? C'est bien cela ?

— Absolument. Si ma manœuvre avait été de piètre qualité cher monsieur, nul doute que je ne vous aurais rien demandé. Mais le spectacle fut beau à voir et je vous fais l'honneur d'une conversation tel l'artiste discutant avec son public. Je ne suis pas comme ces acteurs ou musiciens qui dénigrent leur auditoire, non ! J'ai l'ingratitude en horreur.

— Êtes-vous conscient de ce que vous me demandez ? reprit le vieux qui scrutait les alentours d'un air suspect. C'est un gag ? C'est une mauvaise plaisanterie ?

— Pas du tout ! Je suis un honnête homme et laissez-moi vous dire quelque chose : si ce stationnement avait été moins merveilleux, c'est MOI qui vous aurais défrayé. Parfaitement ! Je vous aurais indemnisé pour l'outrage subi car il n'est pas pire spectacle qu'une voiture qui n'arrive pas à se garer. On nous montre de bien tristes images dans les journaux télévisés, j'en conviens. Mais c'est sans commune mesure avec une manœuvre ratée, ce sentiment de désordre et d'incivilité. *Brrr !*

— Vous me prenez vraiment pour un idiot ! Si encore vous aviez fait un créneau ou une manœuvre délicate... Mais il s'agit là d'un banal rangement en bataille !

— En marche arrière, précisa l'homme d'un air sévère.

— Ça ne change rien !

— Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez. Songez un peu si tout le monde se garait comme moi, aussi bien et aussi vite.

— Et alors ?

— Moins d'attente : moins d'énervement : moins d'accidents : moins de prises en charge médicale : moins de dépenses en matière de santé : plus d'argent alloué aux caisses de retraite : des retraités plus riches.

— Mais enfin !

— Cher monsieur, avec des citoyens comme moi, votre pension de retraite serait florissante ! Croyez-vous vraiment que je réalise ce genre de stationnement uniquement pour l'esthétique de la chose ? Non ! C'est un appel à la courtoisie, un dévouement envers la communauté ! Une ode à la bienséance, à la civilité. Ne perdez pas de vue que tout cela représente un effort de ma part. Je pourrais me garer d'une façon minable, comme le font la majorité des gens. D'ailleurs, voyez où tout cela va nous mener ? À des colères et des pugilats ! À la confusion et au grand désordre ! À des scènes de guérillas urbaines ! Une crise de civilisation !

L'homme qui était bien garé effectuait de grands gestes singeant une apocalypse imminente, les yeux exorbités dans les moments plus dramatiques de son allocution. L'ancêtre songeait aux grands bouleversements annoncés dans tous les journaux, au dérèglement planétaire inéluctable et à ses conséquences désastreuses. Il pensait au monde heureux qu'il avait connu durant sa jeunesse, il pensait à sa famille, à ses petits-enfants, à sa tendre épouse qu'il lui tardait de rejoindre.

— Plus rien monsieur ! Non, plus rien ne sera jamais comme avant. Finie la citoyenneté, finie l'entraide, nous sommes à l'orée d'un monde où aider son prochain sera un délit. La bienveillance a terminé son règne, une société hostile est en marche.

— Oui, c'est préoccupant.

— Oui ! Mais sachez mon cher monsieur, fit l'homme beaucoup plus posément, que je suis l'un des combattants du chaos, je ne laisserai pas l'horreur l'emporter... Mais j'ai besoin de vous dans ma lutte.

— De quoi avez-vous besoin ?

— De reconnaissance, ce n'est pas un vain mot. Et dans ce triste monde, on ne fait rien sans argent, vous le savez mieux que moi. Notre association est en recherche de financement.

— Quelle association ?

LA TRANSACTION

— Celle que je défends, dit l'homme en tendant une carte. Celle qui vaincra le chaos !

RALOM

Retour À L'Ordre Moral

Construisons un avenir sur de vraies valeurs citoyennes.

Membre Ultra Premium

— Oui enfin...

— Vous pouvez devenir membre Ultra Premium ! Cela correspond à un engagement militant de votre part. Vous serez l'un des héros de ce monde futur !

— C'est que...

— L'avènement d'un monde meilleur ne pourrait se faire sans votre participation. Vous un êtes un sage, un vertueux, un pilier de valeurs morales. Un honnête homme tout simplement. Votre place est avec nous !

— Bon... Vous prenez les chèques ? demanda l'ancien après un temps de réflexion noyé dans le discours du coquet devin.

ÉPILOGUE

Tête basse, le vieux s'éloigna en traînant ses savates, il secouait la tête un peu sonné par la rencontre qu'il venait de faire. L'homme qui était bien garé grimpa dans sa voiture l'air satisfait, il scruta un planning de rendez-vous. Puis démarra en trombe, grilla un feu rouge et saisit son téléphone :

— Hé ! T'as fini ta pause déjeuner ?

— Non, on est dans le camion pour le montage du reportage de ce matin. T'as eu le rédac' chef au téléphone ?

— Pas encore. J'ai pas pris le temps de manger, je faisais un petit extra.

- T'as fait quoi de beau cette fois ?
- Du cinéma ou du théâtre, appelle ça comme tu veux. Du grand jeu d'acteur en tout cas !
- Ah ouais ? Combien ?
- Trois chiffres sur le papier.
- Quand même !
- Ah ! J'étais en forme ! J'ai fait ça proprement.
- Ok. Moi cet après-midi je serai en immersion sur l'affaire des violeurs de Villetaneuse.
- La tournante dans le 93 ?
- *Yes !* Je vais rencontrer les proches et les commerçants du quartier.
- Mouais, c'est du petit dossier : moi ce soir, je suis au tribunal en direct sur BuzznessTV. Et en édition spéciale s'il te plait ! Je couvre le verdict des bébés assassinés à la machette. Du lourd ça !
- Enfoiré, la chance !
- Je vais filer le convoi policier jusqu'à la maison d'arrêt, en espérant choper de l'image et une réaction du prévenu.
- Toujours aussi audacieux.
- Il faut l'être pour des journalistes de notre calibre.

UNE QUESTION DE VALEURS

Nicolas Camille

« Longtemps je me suis levé de bonne heure et c'était comme ça que nous faisions tous, pas seulement dans la famille, mais dans toute la société. Il fallait se lever tôt car on disait que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. On suivait le dicton et ma foi, l'avenir ne nous appartenait pas forcément mais au moins avions-nous le temps de bien le remplir et c'était une façon comme une autre de nous approprier le présent. Une fois levé, on mangeait rapidement mais en conséquence car la journée serait longue. Comme tous les repas, on faisait attention à ce qu'on mangeait et à l'environnement – je dirais presque « gratuitement », mais c'était l'idée. Et puis on partait après un brin de toilette et s'être bien habillé, pour aller travailler. Bien s'habiller, c'était une manière de dire aux gens qu'on les respectait, tu vois ? On s'habillait de façon décente, pas n'importe comment et on évitait de montrer qu'on avait plus de moyens que les autres. Ce n'était pas très poli de montrer qu'on avait de l'argent, dans la rue comme dans les transports. On prenait beaucoup les transports en commun, il y avait beaucoup de monde et c'était important de tenir compte des autres. Leur regard, c'était déjà important, mais la décence, c'était encore plus important. Comme les villes étaient très grandes et le devenaient de plus en plus, on était de plus en plus nombreux et avait tous beaucoup de transports pour aller au travail. Rares étaient ceux qui habitaient à côté de leur travail. Alors comme il y avait beaucoup de monde, il y avait plusieurs règles à respecter pour voyager convenablement. De manière générale, c'était important de tenir compte des autres, c'était une manière de faciliter les

relations et de faire au mieux pour vivre ensemble, c'était le sens de la société. Tu sais ce que cela veut dire, « vivre ensemble » ? Aujourd'hui, je pense que c'est quelque chose qui s'est un peu perdu, mais je n'ai pas envie de passer pour le rabat-joie de service donc on dira que le monde a changé et que les règles de conduite sont différentes.

— Oui, papi.

— À mon époque on respectait beaucoup les gens, enfin c'est le souvenir que j'en ai. On était poli spontanément. Par exemple, on laissait sa place aux femmes enceintes et aux personnes âgées et aux malades sur les bancs publics et dans les transports ; on laissait les gens descendre des rames de métro, de train ou des bus avant de monter ; on disait bonjour et merci aux chauffeurs comme aux commerçants. On aidait les personnes en difficulté à traverser la route, on aidait les personnes égarées à s'orienter, on prenait le temps de prendre quelques nouvelles et de secourir les gens s'ils en avaient besoin. On s'entraidait beaucoup plus qu'aujourd'hui, à mon avis. Maintenant on paye, et on s'en va. Ou on donne et on s'en va mais ça revient au même. Le service suffit s'il est assuré. Chacun remplit sa part : le commerçant vend sa marchandise, le client achète, paye, et tout le monde est content. La politesse n'est plus systématique puisque le service est compris dans la prestation, et les gens sont polis si le service est garanti et satisfaisant. C'est cela, on est passé de la politesse gratuite au degré de satisfaction rémunéré.

— Papi, tu radotes.

— Oui, je sais... Je me plains tout le temps, c'est ça ? Mais si je ne peux pas me plaindre à toi, à qui je peux le faire ? Personne, n'est-ce pas ? La plainte, ce n'est pas social, se plaindre, c'est faire part d'un sentiment négatif, c'est être « contre-productif ». Oui, oui, oui, je dis toujours les mêmes choses. Mais si je me répète, ce n'est pas parce que je perds la mémoire ; c'est parce que j'espère qu'un jour ça te fera ouvrir les yeux. Tu comprends ? Je n'ai pas envie de passer pour ces vieux grincheux qui parlent de décadence et qui regrettent le temps d'avant, comme s'il existait un âge d'or. Mes parents et mes propres grands-parents disaient la même chose. C'est un constat générationnel. On pense toujours que les choses allaient mieux « avant » en s'imaginant le passé tel qu'on aurait voulu qu'il soit, mais je sais que c'est une illusion. Là, je te fais un vrai constat.

— Oui papi.

— « Oui papi », « Oui papi », tu ne me prends pas au sérieux, je le vois bien, mais je veux que tu saches que ça n'a jamais été

comme aujourd'hui. Ce n'était pas mieux avant, c'était...

— Différent. Tu l'as déjà dit, papi. Et je ne peux pas te dire que c'était le cas car je ne connais qu'aujourd'hui.

— C'est vrai, et c'est pour cela que je te raconte. Par exemple, les vieux comme moi, on faisait en sorte qu'ils aient encore leur place. On les foutait en maison de retraite que lorsqu'il n'y avait plus personne pour s'occuper d'eux. On s'arrangeait pour que les gens vivent le plus longtemps possible chez eux, près de leur famille. Certains vivaient même avec des jeunes comme toi, contre services. De manière générale, les gens vivaient plus facilement et spontanément ensemble. On appelait ça des colocations. On partageait le même toit même sans être membres de la même famille, en couple ou même entre amis. Parfois ça marchait, parfois pas mais les gens n'avaient pas peur de partager des choses, de la nourriture, des meubles, des objets, du temps, et je dirais même des idées. On s'occupait un peu plus les uns des autres, et quand on demandait « Comment tu vas ? », on le pensait vraiment. On prenait le temps de rester un peu à discuter, on ne passait pas son temps à s'évaluer, à se jauger ou à se juger. Mais bon, maintenant, c'est comme ça. C'est comme ça mais c'est fatigant. On n'a plus les mêmes valeurs.

— Ce n'était pas un slogan publicitaire, ça ?

— Ça l'était, hélas... Mais ce que je voulais te dire, c'est qu'aujourd'hui on n'a plus du tout les mêmes valeurs qu'autrefois.

— On n'a pas la même valeur, tu veux dire ?

— Non. Quand je parle de valeurs, je parle de respect, de tolérance, de gentillesse, de politesse, de solidarité, de sens de l'autre, d'entraide.

— Genre la Fraternité, tout ça ?

— Oui, par exemple, les valeurs de la République. Même les entreprises pouvaient avoir des valeurs. Dans le sport, par exemple, on parlait de fair-play.

— C'est quoi ? Le « jeu juste » ?

— Oui, mais dans le sens où ne pouvait pas tout faire pendant une partie ou un match. Le fair-play, c'était la manière dont un joueur de foot, par exemple, allait respecter son adversaire et accepter la défaite. Ne pas frapper l'adversaire ou le concurrent si on n'est pas d'accord avec le résultat. C'est une façon de contenir ses pulsions, de ne pas toujours faire ce que l'on veut pour éviter que chacun fasse à sa sauce. C'est aussi accepter ses erreurs et de ne pas avoir raison si on fait du mal parce que, hé ! c'est mal, justement. Le fair-play, c'est donc une certaine idée de la justice dans le sport, qui dépasse les règles de la discipline. La justice,

l'équité, la probité, l'intégrité, ça aussi ce sont des valeurs.

— Ah, je vois...

— Les valeurs, c'était comme des lois implicites, intégrées dans la tête de chacun. Ce sont des règles qui ont un sens pour que l'on vive bien ensemble et qu'on vive bien avec les autres mais aussi avec soi-même.

— Tu veux dire qu'il n'y en a plus, c'est ça ?

— Différemment, peut-être...

— Il y a encore des règles et des lois, papi. On ne fait pas tout ce qu'on veut.

— C'est pire, je dirais. Plutôt que de ne pas faire ce que l'on veut, on fait ce que les autres veulent que l'on fasse sans même qu'ils ne nous le demandent. C'est la machine qui marche à l'envers, mais c'est tellement intégré dans nos petites têtes qu'on fait comme si ça avait toujours été le cas sans remettre le système en question. Je vais te dire : aujourd'hui, on respecte des règles qui ne sont pas des valeurs. C'est un peu la loi du plus fort, ou du plus riche, ou du plus puissant.

— Pas du tout, c'est la valeur de chacun. Moi je trouve que c'est bien.

— On ne se comprend pas...

— Non, pas vraiment.

— Ce que tu appelles valeur, ce n'est pas une vraie valeur. C'est une donnée financière, c'est comme une note, à l'école, c'est une manière de te placer par rapport aux autres, mais aussi pour la société. Ça te situe mais ça ne te permet pas de te situer par rapport aux autres en tant que personne ou alors dans un rapport de domination. Avec tes valeurs, on est au-dessus ou en-dessous des autres. On vaut mieux ou moins bien. On est comme un morceau de sucre ou un bijou et les gens ne se perçoivent plus que comme ça. C'est dramatique...

— Allez papi, c'est pas si dramatique que ça.

— Si, justement, parce que ça n'a pas de sens, ou ça n'en a plus si ça en a eu un jour... Regarde-toi, dans ton petit carré comme moi, comme nous.

— À propos, papi...

— Ah oui. Tu dois y aller ?

— Oui, ça fait une heure. En principe je t'ai mis assez de crédits pour que ta valeur reste suffisante jusqu'à la semaine prochaine. Je vérifie encore juste un truc... C'est bon. Ma valeur a augmenté de dix points. Merci Papi ! En tous cas sois rassuré, ils devraient te permettre de tenir encore quelque temps, si on continue comme ça.

— Tu pourrais au moins être concentré sur la conversation, je te

vois toujours faire autre chose en même temps.

— Oui, désolé, je chatte avec des amis. Ils sont jaloux, tu sais ?

— De quoi ?

— De toi.

— D'un vieux schnock comme moi ?

— Exact... Oh, j'ai une valeur de 5289, maintenant !

— Super.

— Tu sais, papi, je voulais te dire que j'ai de la chance que tu sois vivant (en même temps je fais tout pour). J'ai des amis qui n'ont pas de grands-parents et qui décident d'adopter un vieux isolé pour gagner de la valeur, mais je pense qu'ils le font aussi par bonne conscience. Hé ! sans quoi il n'y en aurait plus, ils seraient tous morts, hein ! Mais tu as de la chance, papi, tant que je suis là ta valeur restera à un bon niveau et ils t'enverront pas au recyclage... Enfin tu me comprends. Allez, je me déconnecte, toi profite bien de tes points pour te payer de bons repas. À la semaine prochaine et surtout, porte-toi bien ! »

EN AVOIR OU PAS

Raymond Alcovère

« Tout ce que vous aviez à faire, c'était d'écrire une seule phrase vraie. Commencez par écrire la phrase la plus vraie que vous connaissiez. »

Ernest Hemingway

Trois ans que je bossais à la Direction Centrale du Renseignement Intérieur, quand, un lundi gris, le patron m'a convoqué dans son bureau. Je savais déjà que dans ce métier, il faut s'attendre à tout et ne s'étonner de rien. Le boss, qui n'était pas le roi des préambules, me demanda d'emblée :

- Vous êtes plutôt pro ou anti-corrida ?
- Ni pour ni contre.
- Vous êtes méridional pourtant ?
- Quand j'étais gamin, mes parents m'ont emmené en voir une, à Bayonne, mais j'étais trop jeune, je ne m'en souviens plus, et puis une autre fois, j'étais ado, à Nîmes, mais pas de chance, elle était ratée, alors du coup, je n'y suis pas retourné.
- Votre idée là-dessus ?
- Que ça fait partie de notre patrimoine, en même temps tout ce qu'on découvre sur la sensibilité des animaux peut poser problème, mais je comprends mal l'hystérie des *anti*.
- Enlevez-moi tout ça de votre tête. Il me faut une note précise et circonstanciée. En haut-lieu, cette agitation interroge, mine de rien ; les opposants gagnent du terrain, je veux un rapport pointu.

Trois pages pas plus.

— Ok, j'achète, vous me donnez combien de temps ?

Trois jours, pas plus, il me la faut jeudi à 8 heures ; réductions budgétaires mon vieux ! Et discrétion surtout. Ne vous inscrivez nulle part, les opposants sont présents partout ; la semaine dernière un restaurateur à Sète s'est fait menacer pour avoir publié sur Facebook l'annonce d'une expo de photos sur la corrida dans son établissement. Lui-même n'est pas aficionado, les photos lui plaisaient c'est tout ! Sète c'est près de chez vous non ?

Oui, étonnant en effet !

En réalité, j'étais assez content de moi. J'avais fait bonne figure. Le coup du détachement avait marché, face au patron qui a de la bouteille quand même. Le taureau fait partie de mon histoire. D'abord parce que mes grands-parents paternels sont originaires de la vallée de l'Ebre, village de Tivenys, en Catalogne, près du pays valencien. Quant à mes grands-parents maternels, ils ont vécu à Lunel-Viel dans l'Hérault et j'y passais mes vacances étant gamin. On y parlait de taureaux en permanence. Tout le monde avait toujours plusieurs aventures à raconter, de taureaux échappés dans la campagne. On avait la trouille du coup de se retrouver à son tour nez à nez avec un *biou*, au détour d'un chemin ou au milieu d'une vigne. Celui qui racontait l'anecdote essayait de faire le plus peur possible, mais en général l'histoire finissait bien.

Tout d'un coup, Paris et sa grisaille s'étaient éloignés. De retour dans mon bureau, je commençais par les documents officiels. J'imaginai en les lisant les conseillers techniques en charge du dossier au gouvernement – j'ai passé quelque temps dans les cabinets ministériels – capables d'avaler n'importe quel rapport en un temps record, de pondre des notes impeccables, tout en vivant en circuit fermé entre le 6^{ème} et le 8^{ème} arrondissements, sauf les vacances dans de belles résidences en Bretagne ou dans le sud-ouest. Avec l'obsession constante du pouvoir, le goût des places. Je passai très vite sur un fatras de gloses et de conclusions, cocasses sans doute si j'avais eu un peu plus de temps.

J'attaquai ensuite et pour le reste de la journée les ouvrages de référence puis me lavai la tête en regardant des vidéos sur la toile. Voir le torero se retourner et ignorer la bête menaçante derrière en imposait quand même. Quant aux *anti* badigeonnés de ketchup avec leurs fausses banderilles collées au corps sous le crépitemment des appareils photo...

Le soir en rentrant chez moi, je me demandais en ouvrant

une bouteille de Costières de Nîmes où irait mon papier. Dans notre métier, il y a une scène de film culte : c'est la dernière des *Aventuriers de l'arche perdue*. Après que tout le monde se soit battu jusqu'au bout, que les cadavres se soient accumulés deux heures durant, pour s'emparer de la précieuse relique, une fois récupérée par les services secrets américains, elle finit dans une caisse au fin fond d'un hangar immense et improbable, à nouveau oubliée pour l'éternité. Si on n'a pas cette image en tête, inutile de faire ce job.

Quand même, le lendemain, j'étais content d'aller au boulot. Comme si je m'occupais de moi, pour une fois. Je décidai d'aller à la BNF ; j'aime voir le monde avec d'autres yeux, de vrais gens autour, sinon j'ai l'impression de penser tout le temps comme un flic. Calé sur mon siège, je commençai la journée avec YouTube, et je tombai sur une corrida de Javier Conde : un pur moment de sensualité, danse macabre, furieusement érotique. Au milieu d'un déluge de couleurs, de bruits, de fête, l'irruption soudaine, violente de cette bête féroce, noire, menaçante... C'est évident, ce spectacle sans coulisses est trop irradiant de chair, de luxure, de vie. Et puis c'est un rapport de domination : pas très politiquement correct aujourd'hui, même si en coulisses justement...

J'ai senti dans mon corps pour la première fois le *duende*. En rentrant au bureau je me suis acheté *L'été dangereux*. Hemingway m'a toujours ému. *L'adieu aux armes* m'avait bouleversé, à quinze ans. Enfin quelqu'un qui écrivait avec ses tripes. Pas pour faire des phrases. Pourtant il n'y a pas de vie plus éloignée de la mienne. Sa capacité à aller au combat, son corps extraordinaire ; et moi qui passe mes journées dans des livres ou devant un ordinateur... Lui n'aimait que ceux qui se sont battus ou qui ont été mutilés. Il s'est battu et a été mutilé. Jusqu'à ce coup de carabine fatal du 2 juillet 1961.

Il était dérangeant. Et justement, la corrida dérange. Le torero est un être d'exception, voilà peut-être ce qui choque la morale universaliste en cours. Cette certitude de frôler la mort à chaque seconde, on l'a en lisant Hemingway. Car de la mort, il parle tout le temps.

Histoire d'être un peu plus avec *Papa* ce soir, je me sers un verre de Dalmore, douze ans d'âge. Pour faire vieillir son whisky, la distillerie utilise des fûts de sherry en provenance de la mythique bodega González Byass en Andalousie. Je répète ce mot magique : *Andalucia...* « La prose est architecture et non décoration d'intérieur. » Voilà comment *Papa* décrit les faenas d'Antonio

Ordoñez. C'est bien ça, à la cape ou à la muleta, le torero sculpte l'espace autour de lui.

J'ai le déclic. La corrida est une histoire de héros solitaire, de courage et de mort : valeurs en baisse par les temps qui courent. Surtout ne rien regarder en face, rien qui fâche. Le torero lui s'offre et affirme son propre détachement face à une vie ennuyeuse, monotone. Il méprise le danger mais sans faire de spectacle. Face au taureau, on ne peut pas faire semblant.

Du coup, le lendemain, je redouble d'énergie pour aborder la question des *anti*. Ils veulent étendre aux animaux des droits qu'on ne reconnaissait qu'aux hommes. Mais en limitant à l'homme le droit de devoir respecter l'animal. Ils semblent ignorer que les animaux sont des prédateurs entre eux. Alors faut-il empêcher au nom du droit des souris les chats à les faire souffrir avant de les dévorer ?

Pour les *anti*, l'animal, espèce unique, est forcément une victime et souffre. Du coup il faut le protéger. Or justement, l'extrême diversité des espèces a de tous temps induit une grande variété de nos comportements face à eux.

La corrida est construite sur ce principe : c'est l'animal qui doit mourir et non l'homme. Même s'il peut arriver exceptionnellement que ce soit le contraire. La corrida est un combat, inégal mais loyal. L'intelligence et la ruse contre l'instinct et la force. C'est là où le matador, le grand matador va faire toute la différence. Dès son entrée dans l'arène, il observe minutieusement le taureau, ses moindres gestes, réactions, et par là, construit son travail jusqu'à l'estocade. À la fin c'est la mort qui gagne. Cette mort qu'on repousse toujours.

Papa lui, s'est donné la mort tout seul, quand il a compris qu'il ne pouvait plus vivre, plus écrire. Un vrai torero ne doit jamais subir les événements. Le *duende* Hemingway l'avait. Le *duende* et l'*aguante*. J'aime ces mots intraduisibles.

Voilà, ma note est pratiquement bouclée. Je n'ai jamais mis les pieds au Harry's Bar. Eh bien ce soir, j'y vais, en hommage à *Papa*. Je commande un *Blue Lagoon*. Me sens déjà plus léger. Il y a du monde mais pas de visage antipathique. Au fur et à mesure, les gorgées de cocktail répandent leur chaleur bienfaisante, des étoiles s'allument devant tout ce que je vois. Tous ces gens sont loin de moi, mais bien à leur place, rien de gênant là-dedans. Je ressens même une vague harmonie, une fluidité qui va bien avec la nuit.

Sans savoir pourquoi, j'ai une chanson de Léo Ferré en tête,

qu'écoutait mon père il y a longtemps : « Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles. À certaines heures pâles de la nuit. Près d'une machine à sous, avec des problèmes d'hommes simplement, des problèmes de mélancolie ».

C'est alors qu'une fille entre, vraiment jolie, non je ne rêve pas, il flotte une vibration dans l'air à sa suite. Brune aux cheveux courts, le regard qui lance des éclairs, à peine rentrés. L'air vivante, un peu comme si les autres dormaient et elle non. Elle s'installe au bar. Me semble totalement inaccessible. Je repense à l'*aguante* : à un moment, le repos est plus fort que le mouvement.

Elle commande un cocktail, puis, tourne autour des tables un instant et comme elles sont toutes prises, vient vers moi, il y a une place libre, en me demandant si elle peut s'asseoir : « je me ferais petite », dit-elle.

J'ouvre des yeux ronds, puis calme-toi, je me dis. Elle se moque sans doute ou bien c'est par coquetterie, cesse ta parano, tu devrais sortir plus souvent voilà tout. Au Harry's, il y a les plus jolies filles de Paris, tout le monde le sait. C'est *naturel*.

Je me rappelle alors qu'elle m'a posé une question. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas mon genre de dire non. Un sourire béat irradie mon visage, on peut tout traverser dans ces moments-là. Le barman avant d'interpréter son solo de shaker échange quelques réflexions avec deux ou trois autres clients. Manifestement, ils ne la connaissent pas, ça n'a aucune importance d'ailleurs.

— On dirait qu'ils n'ont jamais rien vu, elle dit.

— Peut-être qu'ils n'ont jamais rien vu, je lui réponds, qu'ils sont vraiment niais, c'est une hypothèse qu'on ne peut pas exclure !

Elle a un petit rire glacé. Ses dents sont superbes. Je continue :

— En quoi est-ce si extraordinaire d'être très jolie ? Vous avez bien le droit de vivre comme les autres non, de vous faire oublier, je ne sais pas moi, de ne pas être dans votre assiette ?

— Vous compatissez en quelque sorte !

— Là vous allez un peu loin ! Non, vous avez l'air plutôt dans votre assiette ! Pourquoi êtes-vous entrée dans ce bar ?

— J'avais envie de m'asseoir...

— Ces types sont en train d'imaginer des scénarios incroyables, le plus simple est toujours le plus éloigné !

— Vous permettez ?

Elle se met à pianoter sur son portable. Je trouve ce geste très érotique chez certaines femmes, avec leurs doigts fins. J'essaie de ne pas trop la regarder. Le détachement c'est toujours ce qu'il y a de plus difficile, mais ce soir-là, j'y arrive tranquille, tout coule.

Puis elle referme son clavier, avec la même élégance. Les cocktails m'ont désinhibé. Je reprends la parole au bond :

— C'est marrant, les gens ont l'air heureux, insoucians...

— Ah bon, ils ne devraient pas ?

— Si au contraire, c'est bien que les gens soient heureux, ils font moins de conneries !

— Vous, vous êtes dans la police...

— Non, mais j'aurais dû, tiens, je me serais moins ennuyé !

— Vous vous ennuyez ?

— Oui, il m'a fallu du temps pour m'en rendre compte, mais je suis bien obligé de le reconnaître.

Elle rit, puis répond :

— C'est dommage !

— Pas du tout ! Je suis pour le droit à l'ennui. Pourquoi vouloir toujours remplir le vide, c'est épuisant à la fin.

— Vous êtes marrant !

— ...

— En tout cas, là vous l'êtes !

— Ce soir, je me sens bien. La beauté est mystérieuse, elle fait peur, comme le bonheur. Elle vous isole j'en suis sûr.

— L'isolement a du bon parfois, mais pour le reste je ne me sens pas vraiment différente, et heureusement d'ailleurs ! Vous voyez, vous ne vous ennuyez pas !

— Je vous dois la vérité, en fait je ne m'ennuie pas, disons que c'est plutôt rare.

— Là vous êtes déjà plus crédible ! Vous avez osé me mentir ? Et vous avouez tranquillement ! Mais comment vais-je vous croire maintenant ?

— ...

— Continuons sur ce ton, et tout ira bien.

— Vous voilà optimiste, puis-je vous offrir un cocktail maintenant ?

— Avec plaisir ! Vous venez souvent ici ?

— C'est la première fois. L'endroit m'a toujours attiré, j'attendais l'occasion !

— À cause d'Hemingway ?

— Oui !

— Ce type me fascine...

— Il y a de quoi ! Il y avait en lui une forme de noblesse, même s'il a été souvent cabotin et parfois même ridicule, il a eu au moins le courage de s'exposer ; c'est sa volonté qui a guidé sa vie, c'est rare à ce point chez un homme.

— Et chez une femme ?

- Beaucoup moins !
- Vous avez vu le film *Le port de l'angoisse* ?
- Oui, bien sûr !
- Vous connaissez son origine ?
- Non.

— On raconte que pendant une partie de pêche peut-être un peu arrosée, Howard Hawks qui voulait faire venir Hemingway à Hollywood lui a demandé quel était son plus mauvais livre. Hemingway lui a répondu sans hésiter une seule seconde: *To have or to have not*. Eh bien je vais en faire un film génial, tu vas voir ! Et le résultat est là : absolument parfait. C'est sur le tournage que se sont rencontrés Lauren Bacall et Humphrey Bogart, l'émotion est palpable à l'écran !

— Ils ne se sont plus quittés. Et moi non plus je n'ai pas envie de vous quitter, je vous emmène, venez prendre un verre chez moi !

En emboîtant son pas, je me disais : toréer, c'est tromper la mort sans lui mentir.

DÉCHARGE(S) HEBDO

Henri Ansbert

Lorsque je suis entré dans ce canard, on s'appelait « Décharge(s) Hebdo ». On raclait les fonds de tiroirs de l'actualité et on fouillait littéralement les poubelles, les bidets, les égouts et même les décharges, d'où le titre. Mais, notre *plus*, ce qui faisait notre véritable force, c'était le cul. Il y avait des histoires de viols, de prostitution, de relations, adultères, multiples ou contre-nature avec des objets ou des animaux et des photos hypocritement plus soft pour illustrer, généralement des filles fort peu vêtues avec des nibards gros *comac*. Les obsédés pouvaient s'adonner à la lecture tout en se relaxant avec les images. Certains disaient qu'on lisait notre journal d'une seule main. Pour nous, ça sonnait plutôt comme un compliment et ça expliquait le « S » entre parenthèses du titre. Chez nous, ce n'était pas « du sang, de la sueur et des larmes » comme chez Churchill, mais « du sang, des tripes et du foutre ». J'y ai passé une quinzaine d'années dans ce foutu journal. Il n'avait manqué qu'une partie de mon salaire qui m'aurait aidé à mieux vivre et le bonheur aurait été complet. Mais j'avais un boulot, c'était déjà ça, et on ne pouvait pas dire que les efforts intellectuels fournis surmenaient ma cervelle. Il fallait juste un peu d'abnégation et de recul, comme pour un employé de la morgue et alors, sang, tripes et foutre passaient comme une lettre à la poste.

Les jours heureux auraient pu durer indéfiniment mais c'était sans compter sur les batailles que se livrent les patrons de presse, les propriétaires et les actionnaires, au-dessus de nos têtes et dans notre dos. J'avais vécu toutes ces années sous les ordres de plusieurs rédac-chefs mais je n'avais eu qu'un seul patron, le Boss,

un type qui avait d'abord fait fortune en vendant des manèges de fête foraine avant de s'offrir le canard de ses rêves ou plutôt à l'image de ses rêves. Ces quinze ans avaient suffi pour me rendre indispensable et on m'envoyait en priorité sur les sujets les plus sordides, accidents, meurtres, agressions, vous voyez le genre. J'étais le roi du fait divers, un des chouchous du patron. Ça ne me valait pas plus d'augmentation que les autres mais au moins j'avais droit de temps en temps à des encouragements et des tapes amicales dans le dos ou sur l'épaule.

Mais un jour, plus de patron, ou plutôt si, des nouveaux proprios invisibles, un fonds de pension ou d'investissement. L'ancien, le Boss, avait vendu le journal et disparu dans la nature. On a continué pendant un mois ou deux comme avant puis, lors d'une conférence de rédaction, le rédac-chef nous a expliqué que les actuels actionnaires pensaient fortement à une nouvelle formule. Il fallait se « repositionner » et aller vers un « journal de qualité », du « haut de gamme », du « *gold* », du « premium ». Je ne comprenais pas très bien. C'étaient le sang, la crasse, la merde et tous les fluides plus ou moins ragoûtants, tout ce qu'il y avait de plus obscur dans la société qui avait fait notre succès. Notre style aussi, forcément trash, par souci de cohérence. Le rédac-chef a lourdement insisté sur les efforts à fournir. « Je tiens particulièrement à ce que le langage employé par nos rédacteurs respectent dorénavant les canons de la syntaxe, de la grammaire et par-dessus tout du lexique. Je vous donne un mois pour vous y faire ». On s'est tous regardés en se demandant ce que ça donnerait. Les regards étaient dubitatifs.

Il n'y avait pas eu à tortiller du cul. Tout le monde s'y était mis, de la secrétaire de rédaction à la correctrice, du responsable de la page des résultats sportifs – finies les « branlées » – aux rédacteurs de mots croisés – terminés les « VII vertical, Salope professionnelle en quatre lettres ». Évidemment, j'avais rendu les armes moi aussi après une résistance vite avortée. Ce n'était pas le fait que je suais sang et eau – ou plutôt sang et bière – pour écrire selon les nouveaux standards qui m'emmerdait, non, ce qui me greffait un deuxième trou de balle, c'était de devoir peser continuellement mes mots. J'avais l'impression de m'adresser à des duchesses ou des épouses d'ambassadeurs, d'émasculer ma prose, en quelque sorte. Décrire le sang, les tripes, le foutre ou la sanie avec des mots choisis et le petit doigt en l'air était donc devenu mon job. Durant cette période, je ne me sentais pas très bien. J'avais souvent l'impression d'être un étron posé dans la vitrine d'une bijouterie. Mais j'ai serré les dents.

Naturellement, les ventes se sont mises à baisser très vite.

Malgré ses efforts, le rédac-chef a fini par valser et a été remplacé par un inconnu nommé par les nouveaux proprios. L'hebdo est devenu un bimensuel. Les ventes ont repris pendant un mois puis ont chuté, suivies par les recettes publicitaires. Deux tiers des rédacteurs ont été virés, j'ai sauvé ma place je ne sais toujours pas comment. Peut-être parce que j'avais déniché la mort par empoisonnement d'une comtesse étrangère mais allez savoir. Et puis, après la charrette de licenciements, une nouvelle maquette est arrivée. Il fallait la remplir. En plus de fournir notre part normale de boulot, nous devions participer à l'élaboration de ce putain de numéro zéro. Des tas d'heures supplémentaires, non payées, *of course*. Un effort de plus. Il n'y avait pas que la maquette qui avait changé, le contenu et l'état d'esprit – si j'ose dire – aussi. Finis le sang, les tripes et le foutre. Il fallait maintenant faire de la « qualité » jusqu'au plus profond de nos textes, prendre exemple sur le relookage graphique du canard. Les photos des filles à poil ont quasiment disparu, remplacées par des photos soi-disant volées de « célébrités » – le plus souvent des starlettes de la télé ou des chanteuses de variété – ou des photos de presse de pseudos artistes versés dans le cinéma. Le reste était à l'avenant, des histoires de coucheries entre gens connus, leurs maladies incurables, leurs divorces, leurs enterrements, le tout avec des mots choisis. Quant aux affaires plus corsées, outre le vocabulaire, il avait là aussi fallu taper dans le haut de gamme. Le mystère de la perversion des classes aisées plutôt que l'étalage de tripes encore fumantes façon prolétariat. Le poison plutôt que le couteau de cuisine. Les titres du style « Une épicière sauvagement tailladée pour une bouteille de vin et une boîte de choucroute » ou « Une nonne violée par quatre mâles gorgés de testostérone » ont disparu, remplacés par des trucs plus existentiels comme « Le prix d'une vie vaut-il quelques victuailles ? » ou « La foi ébranlée par la bestialité machiste ». Au lieu d'être lus sur des quais de gare, dans le métro ou dans des foyers où la lecture était mal maîtrisée – laborieuse mais néanmoins méritante – on allait envahir les salons de coiffure ou les salles d'attentes des dentistes. La chiasse. Le numéro zéro a fini par être bouclé, imprimé et distribué à tout le personnel. Le nouveau rédac-chef était aux anges. Les actionnaires aussi, disait-il. Bon sang, quel sacré tas de merde ! Le titre avait changé, ce n'était plus « Décharge(s) Hebdo » mais « Super Elite Magazine ». On était passés directement du triptyque « sang, tripes et foutre » à « petit doigt sur la couture du pantalon, bec pincé et cul serré ». C'était assez brutal dans le genre. J'ai tenu trois mois, soit six numéros et je me suis tiré. Le torchon qui se voulait serviette a

réussi à survivre dans un premier temps grâce à un retour des revenus de la pub par des annonceurs haut de gamme, puis le journal s'est écroulé. En quatre mois, c'était plié, il avait disparu des kiosques.

Avant la chute finale, j'ai pu trouver un job dans une radio locale. Je ne fais plus dans le « premium » ni dans le « sang, tripes et foutre ». Je fais dans l'info de proximité, la vie quotidienne. Je vais dans les maisons de retraite, je fais des micros-trottoirs, je parle du dernier tournoi de foot ou de bridge, de la prochaine expo de machin ou truc, de l'actualité locale. C'est plus tranquille. Mais je m'emmerde.

TRÈS LOIN

François Fournet

On dit ça, souvent : « balayer d'un revers de main ». J'ai été balayée d'un revers de main. Et puis, quand on dit « balayer d'un revers de main », on se figure une pile de feuillets qui s'éparpillent dans une pièce avec du plancher au sol sur fond de lumière tamisée, distillée par une lampe à abat-jour. Moi en tout cas, c'est de cette façon que je me le représente. Moi en tout cas, je n'étais pas une pile de feuillets et notre appartement, c'est du lino au sol. Quand je suis tombée dessus, il n'y avait donc pas d'échardes et c'est un bon point, mais le lino m'a quand même fait mal, brûlé un peu la peau de la joue. Il disait toujours qu'il trouvait ma peau délicieusement douce et adorait le contraste entre la blancheur de la sienne et le grain mordoré de mes bras, sur lesquels ne courent que discrètement quelques poils follets et blonds, à peine visibles. Parfaite. Il disait ça : *parfaite*.

J'ai toujours eu de la peine, un sentiment diffus et impalpable pour les clochards que je voyais affalés sur deux ou trois chaises du métro, inconfortables, ou avachis en travers d'une plaque d'aération pour faire sécher leurs vêtements. C'était de la pitié, je le comprends maintenant : jamais je n'aurais pensé pouvoir un jour me trouver à leur place.

Il voulait qu'on parte. Tous les deux et loin d'ici, il disait. On est partis, une nouvelle naissance en quelque sorte ; nous, nouveaux-nés devant un monde s'offrant au regard neuf d'une nouvelle entité : la nôtre. J'y ai cru mais n'y pense plus, maintenant que je ne regarde plus les porches comme autant de mondes mystérieux

et tapis derrière d'épaisses portes fermées à clé, mais me demande plutôt à quelle heure il faudra s'éveiller pour ne pas avoir à supporter ce regard abject, mélange de dégoût et de peur, dont on se trouve couvert lorsqu'on n'est pas à la bonne place au bon moment. Et il n'y a pas de bonne place. Jamais. On est pire qu'un sac de croquettes, posé en travers de la vitrine d'un H&M.

C'est quand sa main a claqué contre ma joue que je me suis interrogée : à quel moment avons-nous posé le premier pas sur ce chemin ? C'est étrange cette manière qu'on a, de se cacher la vérité et de nous convaincre qu'elle ne nous apparaît qu'à la toute fin. Une baffe, sonore mais à laquelle je n'entendis rien car mon tympan se bouchait sous la poussée d'air.

La vérité. Une gifle. Muette, la vérité.

La pluie, c'est la pire chose qui puisse arriver quand le trottoir est votre sommier. Pire que la neige, elle se glisse partout et suinte de chaque mur, ne prend pas même le temps de fondre sur ma veste avant de se mêler à cette puanteur qui m'habille. Je ne sais pas si je pue. Je ne me rappelle plus de ce qui sent bon, des parfums luxueux et de l'odeur de la bouffe bonne et chère aux effluves délicieuses, rendues discrètes grâce à une aération dernier cri. Je ne sais plus, il faut que je trouve un endroit où dormir et c'est comme si les lampadaires ne m'éclairaient plus, mais jouaient dans les gouttes pour me masquer la moindre opportunité de pouvoir un jour poser mon sac, m'asseoir enfin. Pour la première fois, j'ai l'impression de devoir « gagner ma vie » au sens propre.

Ma joue, devenue interrupteur soudain, désamorça du même coup la moindre réaction physique – une mise hors-tension générale. Je suis tombée au sol, de tout mon poids, mes bras n'ont pas dessiné de cercles et mes mains n'ont pas amorti la chute. Je me suis écrasée, ai entendu mon crâne rebondir, le son étouffé par le lino beige. C'étaient mes yeux qui me brûlaient le plus. Et très vite, par-dessus tout le reste, une nausée qui me vrilla le ventre.

Quand enfin je trouve un endroit décent qui ne soit pas souillé de pisse et de détritrus, je ne parviens pas à m'empêcher de ressentir un intense soulagement et une joie désespérée ; quand je trouve un bout de sol que la ville a épargné de son insouciance riche, je ne peux m'empêcher de me sentir chanceuse. Un tout petit ascenseur émotionnel, qui ne me fait qu'à peine gravir la moitié d'un étage pour, un instant plus tard, se fracasser à un énième sous-sol alors que je m'assois sur mon duvet et m'adosse à mon sac. Un long soupir trébuche le long de ma poitrine et manque de glisser dans les larmes qui me remontent la gorge. Et puis ça va, ça va. Je me dis ça.

J'ai levé les yeux vers lui ; je m'en veux encore d'avoir montré ces yeux-là, le regard d'un chien qu'on vient de battre pour une raison qu'il ne comprend pas, alors qu'il n'arrive pas à envisager encore la possibilité d'une récidive. L'étonnement seulement, qui parvient à se frayer un passage dans son cerveau, dans mon cerveau de canidé. La tiédeur qui coula le long de ma joue, je ne voulus pas comprendre de suite qu'il s'agissait d'un mollard, que c'était lui que je sentais coller et dégouliner le long de ma peau rougie, lui bien mâché et qui venait du fond du ventre, lui bien en chair et visqueux, lui comme de l'acide versé sur une chair palpitante et écorchée d'un revers de main. Juste ça : le mensonge et la poudre aux yeux, balayés d'un revers de main, et moi dessous, enveloppe à vif que le moindre souffle aurait fait hurler. J'avais tellement mal. Mal de penser que, peut-être, je me laissais encore le choix de considérer ça comme une erreur de parcours. J'ai dû me forcer, pour me convaincre qu'il ne fallait pas attendre la prochaine. Ne pas réfléchir, que la boîte où on bossait c'était surtout la sienne et notre quotidien le sien. Que je lui appartenais.

Je sors quelques cigarettes éteintes, remercie silencieusement ces gens pressés d'obligations qui ne trouvent pas le temps de les fumer jusqu'au filtre, et une canette de bière volée. Dans la lumière dorée, la pierre du briquet interrompt le chant de la pluie qui joue au fond des flaques. Je les ai tous vus fumer, comme moi, et moi je me retrouve comme eux alors j'ai fait pareil. Je me demandais, souvent, *pourquoi ces rebuts dépensent-ils leur peu d'argent en alcool alors qu'il y a tellement de choses plus utiles, plus belles ?*

Pendant que je déglutis la première gorgée et la sens déjà me griser, alors que la fumée s'éparpille dans mes poumons, je comprends et me revois dans notre salon : mon verre de blanc trop cher, posé sur la table de verre ciselé, du *cool jazz* s'écoulant de nos enceintes, velours porté par 320 watts.

Ma canette dans une main, la cigarette dont la braise me brûle les doigts, et la pluie qui murmure sur le goudron ; dans mon salon ouvert, je prends une bouffée en tenant le filtre du bout de l'index et du pouce et elle a le goût du plastique.

*

La lumière est grise, à nouveau. Mon portable est en train de sonner. Pas encore réveillée, mais ma main se jette dessus et mes yeux se décolent pour savoir, à travers les miasmes d'une nuit : *qui peut bien m'appeler si tôt ?* Et je frissonne – l'humidité de l'air, le froid ; je me rappelle, que mon portable ne dispose plus d'un

numéro et est hors-ligne, que c'est idiot de penser qu'on puisse m'appeler. Chaque matin. C'est vraiment con. J'éteins l'alarme, pouce en travers de l'écran, gauche-droite. Il est cinq heures et demie. Je m'en veux.

Dans des toilettes publiques, je branche mon téléphone et sors ma brosse à dents. Mes incisives déchirent le tube de dentifrice pour en racler les bords. L'eau est glacée et me fait un peu mal aux gencives quand je crache. Mon portable est bien calé dans la doublure de mon anorak, j'y porte toujours autant d'attention et l'écran n'a pas une rayure. Je ne sais pas trop pourquoi. Il met toujours trop de temps à se recharger. J'attends une vingtaine de minutes à l'extérieur, en regardant le ciel s'éclaircir peu à peu, me dirige vers la place de la Nation autour de laquelle commencent à ouvrir les cafés.

Il a ce regard, à la frontière du dégoût et du désir, lorsqu'il vient pour m'apporter ma tasse. L'établissement est un peu à l'écart, le barman a pris l'habitude de me le servir gratuitement, ça lui permet de se repaître de ma vue au quotidien ; peut-être. C'était peut-être difficile, avant : gagner de l'argent. Mais beaucoup moins que de recevoir gratuitement ce qui normalement se paye. La charité se vend comme on déstocke un magasin avant fermeture : la politesse en moins.

Je vois, dans ses yeux. Qu'il a envie de moi, comme on hésite à fourrer dans sa bouche un de ces insectes en sauce, fascination et répulsion mêlées devant l'écart de nos deux mondes. Pendant que je sirote le café qu'il a toujours l'obligeance de me servir double et bien serré, je le laisse m'étudier, m'efforce de suffisamment croiser son regard pour entretenir la flamme. Regard de jeune ingénue, des fleurs aux cils qui interrogent : *ai-je quelque chose sur le visage pour que vous le regardiez autant ?* Derrière ces fleurs fanées, il n'y a pas de peur, d'envie ou qu'en sais-je – juste de l'indifférence. Je baiserais avec lui s'il le fallait. Je le sucerais s'il avait besoin de ça pour continuer à m'offrir le café, le café aurait le goût de son sperme plutôt que pas de café du tout ; je lui serais toujours reconnaissante de ne pas me jeter dehors, d'ouvrir à mon arrivée et de me foutre la paix, de ne pas m'adresser le moindre mot pendant qu'il finit sa mise en place, de ne pas vouloir savoir comment j'en suis arrivée là et simplement de la *fermer* !

Je repose la tasse sur le comptoir. Il agite la main avec un sourire. Comme toujours. Qu'il cesse de sourire à ce moment, et tout sera parfait.

Je me lève. Il contourne le comptoir et vient me tenir la porte. Je pourrais pleurer, je pourrais pleurer sa main qui tient le battant

pour me laisser le passage ou me presser de sortir, je ne sais pas mais en pleurerais et c'est idiot – un geste tellement banal avant. Mon cœur bat. Je sors, me retourne vers lui et incline la tête, lui aussi mais un peu moins et la porte se referme. Il fait jour. Pas beau, mais jour et il ne pleut plus. Je peste contre son efficacité, à ce barman, en voyant qu'il a déjà balayé la terrasse et que plus rien n'y traîne. Plus de mégot, plus de rien : la place nette pour une nouvelle journée réglée par les dépenses. Je commence à marcher.

De-ci de-là, les stores coulissent en grinçant. De-ci de-là, des employés finissent leur cigarette en réajustant leurs habits, avant de rentrer pour se voir remplacés par d'autres. Un peu plus loin. Un peu plus loin encore, je continue et m'éloigne, plus loin encore.

Très loin de leur dehors dont je ne sors plus.

MARIE AVAIT TOUJOURS FROID

Elsa Hieramente

Marie avait toujours froid quand nous faisons l'amour. Le ciel était trop bleu. Les rideaux, l'air, mon corps trop lourds. L'heure trop légère. Tout la dérangeait. Les choses la dérangeaient. Marie aimait ranger. Aimait programmer. L'heure de l'amour n'était pas toujours à la bonne heure, entre le chat et la lessive. Les caresses et la vaisselle. Marie aimait que tout soit rangé. Marie aurait aimé être rangée, aussi.

Finalement je crois qu'elle me dérangeait, aussi. Nous aurions été bien à faire l'amour chacun dans notre coin. Ça aurait été plus simple. Ça. Mais nous étions en couple. Et j'avais lu les statistiques du dernier *Marie France news*. Un couple moyen de notre classe sociale moyenne, ensemble depuis environ x années, c'est au moins une fois par semaine. Au bas mot.

Mais Marie avait froid quand nous faisons l'amour.

Je l'avais aimée. Je ne savais plus comment.

Mais je savais ce qui comptait pour elle.

J'avais installé dans la chambre un synthétiseur transgenre automatique qui lui garantissait, d'une part, mes sentiments, d'autre part, une régularité et une ponctualité dans leur expression, le synthétiseur synthétisait et restituait. À heure fixe. Si nécessaire. Les matins où je partais travailler bien avant Marie, je pouvais lui *hashtager* les mots « amour » « baise » « bite » « vaisselle » dans le métro, depuis mon smartphone. À son réveil, le synthétiseur captait l'humeur de Marie et lui restituait mon message « Mon amour,

que tu es belle au réveil, je désire te prendre tendrement dans mes bras. Tu es belle aussi quand tu fais la vaisselle. Ce serait bien que tu fasses la vaisselle. Je t'aime » Ce procédé transgenre rassurait Marie qui se sentait comprise, enfin je l'imaginais. Transgenre car le synthétiseur pouvait fonctionner pour un émetteur de tout genre, si Marie *hashtaguait* les mots « amour » «tendresse » « petites attentions » « lessive» le synthétiseur pouvait me restituer, par exemple : « Mon amour, prends-moi sur la machine à laver. J'ai lavé ton pull préféré. Je t'aime ».

Le certificat d'authenticité du synthétiseur nous garantissait, non pas l'authenticité de nos sentiments mais une origine de fabrication certaine et donc la certitude d'une satisfaction totale et immédiate du produit et des bénéfices qui en découleraient.

Un jour, j'ai entendu un cri strident dans la chambre. Marie s'était couchée bien avant moi. J'ai monté les escaliers quatre à quatre et quand je suis entré dans la chambre j'ai vu Marie en pleurs allongée à côté du synthétiseur. Je crois qu'elle avait essayé de lui faire l'amour.

Je l'ai jeté par la fenêtre. J'ai dit à Marie « ce n'est pas grave ma chérie, ce sont des choses qui arrivent » et je suis redescendu. J'étais plutôt fier de mon sang froid, style gentleman. Je n'allais tout de même pas la consoler plus que ça.

L'été dernier, nous avons également testé le métronome biologique, une *appli* dernier cri, téléchargeable de n'importe quelle fréquence d'onde intramuros. Le métronome s'accorde à notre rythme biologique et nous propose une pulsation sexuelle personnalisée, calculée en fonction de l'heure du jour, du taux d'humidité dans l'air et du cycle hormonal de Marie, par exemple. Tous les paramètres sont réglables et optionnels. Idéal pour une maîtrise parfaite et optimale de nos conditions de copulation.

Mais Marie avait toujours froid.

Marie rangeait son odeur et sa peau, sous des gels et des parfums écœurants mais gratuits. Il s'agissait souvent d'échantillons. La pelouse de son sexe passait maintenant toujours à la tondeuse. Toujours la même. Même une fourmi n'aurait pu s'y cacher. Elle qui aimait les animaux, avant. Ses cheveux étaient tirés à quatre épingles et il y en avait toujours une trentaine. Et souvent quelques-unes qui se détachaient quand nous faisons l'amour. Et nous piquaient.

Sur les conseils d'un médecin – « le froid vient des pieds »

disait-il – je lui avais offert à la Saint Valentin des chaussettes électroniques à air pulsé. Elle eut l'air étonnée puis ravie. Soudain, elle se mit à pleurer, je compris que cela poserait problème avec les programmes de notre machine à laver. Je n'avais cependant pas pris le modèle de base, ces chaussettes-là incluait un module « auto-wash ». Marie me sauta dans les bras, heureuse, soulagée et admirative. Je n'étais pas un homme de l'entrée de gamme. Puis elle fondit en larmes, à nouveau. Je n'ai pas compris.

Nous avons testé les chaussettes le soir même et les avons inscrites à l'ordre du jour de notre programme charnel du jeudi. Les chaussettes c'était pas mal. Marie eu les pieds bien chauds. Mais pendant que je m'efforçais de l'attendrir, elle gardait la tête froide. L'air pulsé ne devait pas être assez pulsé. Et, soit dit en passant, l'autonomie toute relative de la pile électrique ne nous permettait très généreusement qu'un quart d'heure d'émoussillement. Après quoi, si les pieds n'avaient pas assez chauffé et le reste avec, il fallait défourner directement, sans attendre le gratiné. Bref, ce n'était pas le cadeau idéal. Et Marie avait toujours froid.

Je me suis alors abonné au magazine *luC*, « sublime tes rapports, le Cul pour les nuls ». Comme promis, en cadeau de bienvenue j'ai reçu des petits strass étoiles à puces biodégradables. En sus, les cent premiers abonnés pouvaient télécharger un cyber-baiser de la rédac'chef, *responsive*, compatible tous supports, tablettes, smartphones, tables, fenêtres tactiles, *rétro light*, banquettes arrières connectées... Le nec plus ultra. Les dix premiers pourraient même choisir l'emplacement du baiser. J'ai eu la chance d'en faire partie. Ce jour-là, je me suis fait le baiser plusieurs fois, dans la rue, à la boulangerie, dans le métro et dans les toilettes au boulot, pour l'emplacement le plus *hot*. J'ai même reçu, pendant que j'appliquais mon smartphone sur mon sexe, un texto de Marie et un mail de la Direction. Le pied.

De retour à la maison, j'ai greffé mon sexe de strass étoiles. La puce contenue dans les strass promettait une gestion à distance bio et équitable de mon sexe et de nos rapports. Réfrénant le désir ou stimulant le plaisir, je ne jouirais plus ni trop tôt ni trop tard pour Marie. Bio je n'ai pas compris, la culture peut-être sans pesticides de ces étoiles sous serre.

Un mode « amour kit main libre » était inclus.

La première nuit où nous avons testé mes étoiles greffées, une puce a grillé. Pendant que le sexe de Marie prenait feu, en me retirant à la hâte j'ai pu déchiffrer sur mon sexe en érection, entre

deux étoiles et une éjaculation, « *made in China* ».

Elle n'a pas joui cette nuit-là, non plus. Ce n'était pas équitable finalement.

Je songeais à me les faire rembourser, mais vu que c'était un cadeau, cela me semblait difficile. Ou à faire jouer la garantie. Il faudrait alors attester que les conditions d'utilisation et les précautions d'usage avaient bien été respectées. Je n'en étais pas certain.

Bien après que les pompiers eurent pu mettre fin à l'incendie, nous nous sommes endormis en nous enlaçant. Dépités.

Le lendemain au réveil, Marie a grogné. Elle s'est retournée brusquement dans le lit. Puis une autre fois encore, tout aussi brusquement. Je l'ai sentie se lever. Elle criait en tirant sur les draps. Et se roulait par terre, à en croire le bruit des meubles. Et tapait des poings sur le parquet.

Vers midi, quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu qu'elle était couverte de poils. Elle criait toujours et avait l'air heureuse. Pendant que je lançais un café et téléchargeais la dernière mise à jour de mon application « *How to be, révèle ton moi intrinsèque* », « *my intrinsic self* » dans sa version originale et bêta, elle se roulait encore par terre. Puis elle prit une douche, prit la porte et partit.

Je l'ai retrouvée des années après, dans une grotte. Au près d'un ours sauvage, tendre et imprévisible.

JEAN-PIERRE EN QUELQUES MOTS

Olivier G. Milo

Dans la famille, nous avons des problèmes de hanches. C'est une maladie qu'on se lègue comme un Louis d'or, une anomalie osseuse qu'on se refourgue de père en fils. Une tare grandiose.

En vieillissant, cela a fait de moi un être boiteux, un monstre.

Certains soirs je me vois dans les vitres tel que je suis vraiment, voûté comme un quart de lune, clopinant et affublé d'une ombre mécanique. Je me fais pitié. Si j'avais assez d'élan je me jetterais des pierres.

Sur mes routes bancales, souvent je croise des hommes à genoux, des mendiants, la main tendue vers la poche à jamais vide des passants. Dans ma tête, j'appelle ça *l'espoir de la mitraille*.

Je ne donne pas tout le temps. Mais, maintenant que j'y pense sérieusement, je m'aperçois que lorsque je donne, je ne lâche qu'aux mêmes personnes. Toujours aux mêmes personnes.

Celles que je rejette, celles qui me ressemblent tant.

C'est un peu comme si, inconsciemment, je payais mon dû à l'invisible, au possible destin, une taxe qui me dédouanerait du pire.

Alors je donne. Pas par générosité, ni même par charité chrétienne. Je donne pour ne pas, en plus des lois dictées par mon corps, m'encombrer l'esprit de suppositions et de probabilités d'avenir moche. J'ai déjà bien assez à faire avec ces mouvements erratiques, qui en définitif m'apparentent plus au singe qu'à l'humain.

*

L'infirmité ne m'a pas rendu meilleur, humainement je veux dire. Pour les femmes en revanche, ça m'a parfois dépanné : « Oh, le pauvre... », se disaient-elles, imaginant en moi l'enfant vulnérable qu'elles n'avaient jamais eu. En fait, l'enfant que personne n'avait jamais voulu leur faire.

J'ai toujours préféré taper dans les fragiles.

Suis-je si différent des autres, pire que ceux qui les pelotent dans les cabinets de bar ? Non. Je ne propose, moi non plus, qu'un peu de l'amour que je n'ai pas.

*

J'habite à Paris, la ville des lumières. Personnellement, en ville des lumières je préfère Lisbonne, mais bon on s'en fout, parce qu'en fait, ça n'a rien à voir avec ce que je veux dire après...

Donc, j'habite à Paris, et tous les après-midis j'arpente la capitale pour m'adonner à ma passion.

Ma passion, c'est de gâcher les souvenirs de vacances.

Pour cela, j'ai développé un ingénieux système. Je me cale aux abords des grands monuments et j'attends que des types se prennent en photo devant la tour Eiffel, ou autre. Là, en second plan dans le champ des objectifs, je me fourre le doigt dans le nez, l'air de rien.

Par-dessus tout, j'aime les ponts de Paris. Les amoureux s'y immortalisent. Moi, je m'y libère en me curant le nez.

Si tu veux savoir à quoi je ressemble vraiment, je vais t'épargner une longue description à la Émile Zola : regarde dans tes photos de vacances. Si tu vois, en arrière-plan, un type en train de se remplir le tarin avec un maximum de doigts, et bien c'est moi.

*

Mon plus vieil ami s'appelle Rodrigue. Sa mère lui a donné un prénom qu'elle a trouvé dans un livre sérieux. Moi, ça m'amuse et pour le faire chier je l'appelle Le Cid, ou Cida, ça dépend.

Lui, il m'appelle Jean-Pierre, juste parce que je n'aime pas mon prénom.

Le mois dernier, Cida a appris qu'il avait le sida. Ça ne m'a pas fait rire et je me sens un peu responsable.

Du coup, je suis super gentil avec lui. Par contre, je fais

vachement gaffe. Maintenant, quand je vais le voir je porte un masque et j'emmène mon verre en plastique (Tu comprends, je traîne une vieille bronchite, je ne voudrais pas lui refiler ça, en plus).

*

Ça y est, je suis amoureux ! Elle s'appelle Anouck (dire que je me plaignais de mon prénom...) et elle croit que nous nous sommes connu sur internet...

En fait, je n'avais jamais entendu parler d'elle avant ce jour et nous nous sommes rencontrés pour la première fois au Trois Chèvres, le bar bien nommé de la rue de la Belle... Ça ne s'invente pas...

Mais reprenons l'histoire depuis son véritable début :

C'était un après-midi de mai comme il y en a tant. Du soleil sur Paris, un peu moins dans mon sang.

J'avais acheté, 3 euros, une rose quelconque chez la fleuriste que je rêve de baiser depuis quelques mois. J'étais très bien habillé et je n'ai pas fait l'appoint, avec un billet de 100, dans l'espoir de l'intéresser au moins par quelque chose... Vrai que c'est pas facile de trouver l'amour et un peu de tendresse quand on a une tare physique pour seul argument poétique.

'fin bref, nous étions attablés, ma fleur et moi, au Trois chèvres ; il en manquait donc une...

Et voilà qu'apparaît cette jeune fille au visage candide, scrutant tour à tour chacun des membres de la terrasse. Un point d'interrogation clignotait dans ses yeux verts. Je me suis dit que je tenais sans doute là ma plus belle chance d'être amoureux. Lorsque son regard s'est timidement posé sur moi je lui ai fait un petit signe de la main, puis j'ai moulé sur mon visage le sourire sincère que je réserve habituellement au miroir de ma salle de bain.

Alors, elle s'est approchée puis m'a dit :

— Thierry ?

J'ai dit :

— ... Oui...C'est moi.

Elle m'a dit :

— Anouck, enchantée.

J'ai alors re-moulé entre mes joues le sourire sincère des grandes occasions.

Elle m'a longuement parlé de ma sensibilité, celle qui transpirait des messages que nous nous étions envoyés par e-mail... Elle m'a

dit que je lui avais redonné confiance en elle, en l'avenir, et que, grâce à moi elle avait revu son jugement négatif sur les hommes et l'amour.

Anouck à l'air d'être une fille bien.

Pendant qu'elle monologuait pour compenser le stress, un type très bien habillé est arrivé en courant à l'endroit où, il y a encore quelques minutes, Anouck se posait des questions. Il avait une rose à la main. Il suait beaucoup, aussi. Je me suis dit que ce type devait s'appeler Thierry et qu'il avait probablement raté le train le plus important de sa vie.

J'ai coupé la parole à Anouck d'un geste qui voulait dire de manière habile, « ferme ta gueule ! », et je lui ai demandé :

— Est-ce que tu crois au coup de foudre ?

Son visage s'est illuminé.

*

Il y a quelques semaines, un tétraplégique, ou un amputé je ne sais pas trop, est venu habiter dans mon quartier. J'ai de suite senti que ce type allait empiéter sur mes plates-bandes. L'autre matin, je l'ai même surpris en train de me piquer les sourires de la fleuriste.

J'imaginai parfaitement leur conversation.

Elle : « Ooh, pauvre monsieur sans jambes ! »

Lui : « Snif...Oui, je suis un pauvre monsieur sans jambes...
gnagnagna, gnagnagna »

Enculé !

Il faut de toute urgence que je me procure un fauteuil roulant.

Et un couteau de chasse.

*

Cela fait maintenant deux semaines que je fricote avec Anouck et elle croit toujours que je m'appelle Thierry... Il va bien falloir que je règle ce problème. Que je la confronte à la réalité. Mais ça risque de me coûter cher...

Cida (mon pote qui a le sida), m'a dit qu'il fallait compter dans les 2500 euros pour se dégotter de faux papiers.

*

L'être humain m'évoque parfois un vide ordure, ou un cendrier.

Il se dégage de son âme une odeur de poubelle et de tabac froid. Pourtant, je l'entends chaque jour clamer que son cœur est ce qu'il a de plus cher en rayon. Oui, c'est ça, au rayon boucherie-intime...

Je me suis très rapidement aperçu qu'Anouck, la femme que j'aime, était le plus grand « fantasme-secret » de mes amis proches.

J'ai peine à imaginer toutes les misères qu'ils lui font subir lorsqu'ils ferment les yeux en se masturbant. Je suis certain que certains la rêve salie et sodomisée par leurs propres soins, traitée comme la vilaine truie qu'elle ne peut qu'être. Bande de dégénérés !

Je crois que la vérité sur l'être humain réside en grande partie dans ce qui le fait jouir.

*

— Tu m'aimes, Thierry ?

— ... (M'allume une clope. Je joue la montre.

Au fond de moi je me dis que, quand même, un parking vide de centre commercial ça a de la gueule, la nuit. J'ouvre ma vitre, côté passager. Nous sommes à l'arrêt depuis 10 minutes, sans doute bien plus dans notre relation. Alors je regarde un moment la lumière des lampadaires se déformer dans le brouillard. Je prends un air hyper-concerné. J'espère qu'il va se passer un truc, un truc extraordinaire. Rien ne se passe. Son ventre continu à grossir, grossir à vue d'œil et les secondes s'allongent.

Un silence s'installe dans le siège-bébé neuf.)

— Je veux dire, tu m'aimes Vraiment ?

— ... (le brouillard s'épaissit, drôle de nuit, y'a plus de saisons...)

— Même un peu ... ?

— ... (L'air que l'on partage pue le sapin, le sent-bon de rétroviseur. J'attends un miracle ou une sonnerie de portable.)

— Un tout petit peu ?

— ...

— Moi, je t'aime !

— Putain, tu me casses les couilles !

Tu n'entends pas que tu es en train de me supplier de te rentrer dans le cœur à la voiture-bélier ?!

Tu ne vois pas que si je parle, je vais t'enfoncer le thorax et me servir à pleines mains dans tes battements ?! Je les prendraient par vingt, je les arracheraient aux cintres du magasin comme de vulgaires vêtements ! Je m'en foutrai plein le sac et tu pleureras, tu hurleras ! Tu seras vide et cassée, ton gros ventre pour seul destin !

Évidemment, je ne lui ai rien dit de tout ça. J'ai maintenu le silence, parce que ça fait ténébreux.

Je lui ai souris et puis nous sommes partis dans un coin sombre, en quelque sorte.

Elle m'a sucé, pour se faire pardonner d'avoir été trop insistante.

*

Je repense à ce jour... À Anouck...

Son regard, surtout. Puis le froid ambiant : étreintes sans gestes.

Le causse s'allongeait en collines, en vallons fait d'herbes rases et de pierres torturées. L'histoire d'un million d'hivers avant le nôtre. Le soleil couchant tremblait dans le fond, s'égarait dans le tronc de certains arbres, colorant l'écorce et la mousse de cette couleur moutarde qui me piquait le nez.

À l'évidence nous n'avions plus rien à nous dire, et notre silence, notre distance, rendait au paysage toute sa musique.

J'ai jeté la première pierre en direction de ce qu'il me semblait être l'horizon. La seconde, grosse comme un cœur de veau, je l'ai éclatée contre sa tempe.

J'ai tapé. Tapé. Tapé. Tapé. Jusqu'à ce que la pierre dans ma main cogne la pierre sous sa tête.

Chocs sourds.

Et voici notre amour, désarticulé maintenant, nu sur un pull-over sale et quelques chiffons rougis.

« Charpie et paysages grandioses ». Si j'avais prit une photo, je l'aurait nommé ainsi.

Je suis certain qu'elle aurait aimé.

*

Comme on fait trois pas en arrière face au vide, ce matin j'ai renoncé à habiter ma propre chair : un jardin pauvre, à la merci des fleurs fanées. Invariablement fanées.

Ici ne pousse que le chiendent et quelques tremblements aphones ; l'aboiement tenace des racines.

Juste un cri, germant en silence, comme un nsyau de fruit dans une terre promise aux maladies nerveuses.

Je rêve d'un grand équinoxe. D'une existence à égale distance du jour et de la nuit. Une existence dont seul le soleil et certains médicaments sont, paraît-il, capables.

Une existence moyenne ; sans pulsions permanentes, sans cette histoire bouclée, Anouck, qui tournent en rond dans mon crâne, qui frise l'obsession ; sans ces tambours, tendus à même ma peau, dont le battement perpétuel me rappelle à l'infini la mauvaise chose et le rythme lourd de ma main sur son petit visage.

Je n'arrive pas à me nettoyer !

J'ai peur de comprendre que certains instants durent toujours...

*

Aujourd'hui, pour passer le temps au feu rouge, j'ai klaxonné à un Roumain pour qu'il vienne me laver le pare-brise. J'avais envie qu'il me dessine un cœur sur la vitre, avec sa raclette. Ils le font tellement bien...

Celui-là s'est vraiment appliqué. Il m'a fait un pare-brise nickel. Alors, j'ai fait mine de chercher dans le vide poche, puis je me suis débarrassé de quelques pièces rouges dans sa main.

Je l'ai regardé droit dans les yeux, puis j'ai envoyé un petit coup de lave-glace.

J'ai démarré en faisant crisser les pneus.

*

En ce moment, tous les flics de France sont à la recherche de Thierry M.

Un type bizarre qui aurait « sauvagement lapidé » une jeune fille, il y a quelques jours.

Je me demande si ça n'est pas moi. Ça m'inquiète un peu.

*

À l'école, les enfants m'appelaient « le singe ». Ils me tapaient, souvent. Edouard Salse, le pire d'entre tous, appréciait grandement de me faire tomber à terre. Je crois que ça l'amusait beaucoup de me voir me débattre au sol, sur le dos, gesticulant comme certains insectes à carapace.

Souvent, il me chevauchait, me maîtrisant de deux doigts, pointus, plantés en pince sur mon œsophage. J'avais peur que quelque chose ne craque dans ma gorge, alors, la plupart du temps j'arrêtais de me défendre.

Au bout de quelques secondes, une pression continue sur la

gorge, pousse celui qui la subie à ouvrir la bouche, accompagnant son geste de petits râles, comme suppliant l'oxygène, ou autre chose...

Alors, Edouard Salse reniflait très fort, jusqu'à se racler les sinus. Puis il me bavait dedans.

Ce que l'on appelle la Pomme-d'Adam, n'est chez moi qu'une bosse parmi d'autres.

*

Souvent, on se figure mal à quel point les peaux mortes pèsent sur l'ensemble du corps. Peut-être sur l'ensemble d'une vie. Alors, tant bien que mal on s'accommode, on panse ; on nettoie à nouveau cette plaie que l'on croyait propre. On s'enduit d'avenir et de mercurochrome. D'espairs et de coton souillé. Mais surtout, on se tait.

Et personne ne veut entendre
Que ce silence est un bruit.

*

Anouck.

Un peu à l'abri des regards, nous passions du temps ensemble.

Je crois que tu n'avais pas trop envie que l'on te voit avec moi. Avec le boiteux. Je te comprends et ne t'inquiètes pas, ça n'est pas très grave maintenant.

Disons que je sais depuis toujours, que personne n'a sincèrement envie de se balader avec un singe au bout de la main.

*

Je suis de ceux qui s'appliquent à rendre leur vie équitable. Je suis un mec *fair-trade*, en quelque sorte. J'imagine que les gens autour pensent que c'est encore un de mes raisonnements à la con, ou à la démesure du mépris que je me porte. Moi, je sais que c'est autre chose. À vrai dire, je n'ai jamais rien fait qui justifierait que je sois plus heureux ou plus aimé qu'un autre. Alors, lorsque quelque chose de bien m'arrive, je ne fais que rétablir la balance.

*

Depuis qu'il a prit conscience de sa banale condition de mortel,

Cida (mon pote qui a le sida) s'est mis à aimer autrui... Maintenant, il fait tout un tas de truc qui seraient supposés l'emmener directement au paradis. Il tient la porte aux dames, entre autre. Moi, je lui ai conseillé de prendre de l'héroïne, pour se faire une idée plus précise de l'au-delà ; et puis, j'aimerais bien savoir ce que ça fait, avant d'en prendre.

*

Ce matin, il semblerait que la police tienne enfin une piste pour Thierry M., le « dangereux psychopathe ». Ça serait un type de l'Aveyron, un homme serviable, selon ses voisins. Un monstre, selon les parents de la victime. Il semblerait que je n'ai finalement plus rien à voir avec cette histoire. Quel nigaud je suis, toujours à ce faire du souci pour rien. C'est tout moi, ça...

*

Je n'aime pas faire la queue au supermarché. Alors, je me sers de mon handicap pour passer devant tout le monde à la caisse prioritaire. Tu verrais ça, j'en rajoute à mort. Je suis le cirque Pinder à moi tout seul. Des fois, quand je le sens bien, je me greffe même des maladies psychiatriques. Un petit TOC par-ci, un petit syndrome « Gilles de La Tourette » par-là...

Ça fonctionne super bien. L'autre jour, un type m'a même porté les courses jusqu'à la voiture pendant que je le suivais comme un babouin en poussant des cris de mon invention.

C'était vraiment très drôle.

*

Ça y est, tous les journaux de France font leurs unes avec la gueule de Thierry Martinet, le « dangereux psychopathe » bien nommé. Comme d'habitude, les journalistes ont choisi le meilleur portrait, une figure ahurie et inquiétante au milieu d'un contexte sordide. Le message est clair : le danger est partout, mais surtout en dehors des passages cloutés.

C'est la morale classique des films d'horreur : il ne faut jamais trop s'éloigner des sentiers battus parce qu'il y aura toujours un marginal avec sa tronçonneuse pour te gâcher la ballade.

Pour rajouter un peu de piment à l'histoire, les gendarmes ont trouvé quelque chose comme 10 000 photos pédophiles sur le disque dur de cet enculé. « Dutroux » va faire du trou. Et pour

longtemps. Il y a une justice, quand même !

Moi, ce qui m'enchante dans tout ça, c'est que maintenant j'ai les mains propres et l'esprit libre.

Et puis quand même, je me dis que j'ai été rudement malin de continuer à faire croire à Anouck que je m'appelais Thierry... Au final, les gendarmes n'y ont vu que du feu. Et puis Thierry Martinet n'est pas exactement un innocent. Du coup, tout le monde est content.

*

Ce matin, on m'a donné 45 ans. J'en ai 35 et l'espoir m'a quitté. À priori, la vie ça laisse des traces. Dans l'aorte et sur la gueule. Ça creuse la peau avec les dents, ça se nourrit à même le visage.

Ça grignote les lignes pures, l'innocence et le peu qu'il en reste, comme un petit bout de viande juteuse sur un os à chien. Tu vois ?

Cida, *farfouillant dans ses poches* : — Bref, tu vieillis mon pote, comme tout le monde... On va pas en faire tout un plat. T'as pas une clope ?

— ... (J'en veux énormément à l'entité supérieure qui a accordé la vie à ce putain de consanguin.)

*

Petit à petit je commence à me faire à l'idée que Cida va crever, lui aussi, que je vais me retrouver seul pour de bon. Du coup, je me suis acheté un chien, parce qu'un cheval c'est trop cher et que je ne saurais pas quoi en foutre. En tous cas, le chien s'appelle « Lasagne », en souvenir de nos gueuletons et aussi parce qu'il faut bien reconnaître que Cida, il en tenait une bonne couche...

Demain, j'irai lui acheter une petite plaque en marbre (à Cida, pas à Lasagne) et une couronne de fleurs plastiques, une gerbe. Parce qu'après c'est le genre d'empiette imprévue qu'il te faut faire en urgence chez la première pompe-funèbre venue. Et ça coûte une blinde.

Quoi qu'il en soit, maintenant il me faut penser à l'avenir, parce que moi j'en ai un.

Je crois que je vais déménager en banlieue ou à la campagne, pépère, dans une petite villa avec jardin (pour Lasagne et les

barbecues).

Il me faut un truc pas trop loin de la capitale, facile d'accès en transport en commun, un endroit où je n'ai pas trop à marcher.

Dans la famille, nous avons des problèmes de hanches.

COLLISIONS

Benjamin Christiaens

La scène d'une blancheur clinique se figea sous le pont de l'autoroute A13. Le métal scintilla un court instant, semblable à une peau de chrome cernée par la lumière intense, puis retourna se fondre dans la pénombre légère de l'éclairage public. À travers la fumée des blocs moteurs, on distinguait les mâchoires difformes de deux monstres, des machines s'accouplant dans une étroite grotesque faite de lambeaux acérés et de tôles froissées. Quelques minutes plus tôt, Adam avait intercepté le message des ambulanciers sur les hautes fréquences de sa radio de bord. Il devait s'activer au plus vite sans quoi les secouristes le reconnaîtraient et n'hésiteraient pas à détruire les clichés ainsi que son matériel photographique. Et ça, il en était hors de question ! Il avait pu obtenir le Canon EOS AD Mark IV avant sa sortie officielle, avec ses 30 millions de pixels et son GPS intégré ; on l'avait même expédié avec un flash cobra Speedlite 600EX II en cadeau. Sans compter toutes les nuits passées à poireauter sur les parkings, les aires de repos et les stations-service dans le seul but de *shooter* l'impact qui lui permettrait de clôturer la série. Helen Remington, sa galeriste, serait ravie d'apprendre qu'il détenait enfin sa pièce maîtresse.

En l'espace d'une année, il avait réuni une douzaine de clichés de ce genre dans sa sélection, allant du simple accrochage avec blessures légères à l'accident mortel auquel personne n'aimerait assister. L'art photographique permettait d'atténuer la violence de cette réalité. Selon la loi du mort kilométrique – une règle bien connue des journalistes et applicable à l'œuvre d'Adam Chinaski

–, plus les victimes sont nombreuses et proches du public cible, plus l'article et la série prennent de l'importance et de la valeur. Certaines revues spécialisées dans le sensationnel et le voyeurisme sordide sont prêtes à débours des sommes astronomiques pour obtenir les clichés d'une tuerie de masse, d'une catastrophe aérienne ou d'un crash particulièrement sanglant. Ce genre d'images à l'esthétique surréelle, glauque et oppressante, engrange des profits faramineux, dévoilant du même coup la fascination qu'entretient le public avec la mort, le désespoir et la violence.

Adam contourna la Mercedes-Benz classe E et aperçut à l'arrière une longue chevelure maculée de sang et de débris de verre. La partie avant du véhicule s'était recroquevillée sur elle-même ; la structure avait broyé les os du conducteur et du passager comme s'il s'agissait de vulgaires allumettes ; le tableau de bord épousait la forme altérée des sièges sur lesquels gisaient les dépouilles aux chairs écrasées par l'acier encore chaud.

Après avoir trouvé le meilleur angle de vue, son doigt pressa le déclencheur et un voile aveuglant recouvrit l'intérieur de l'habitacle. *Voilà comment se faire un maximum de fric en à peine une seconde*, pensa-t-il. *Il suffit d'être au bon endroit au bon moment*. Des cheveux blonds et hirsutes cachaient le visage de la jeune fille secouée au gré des forces instables. Dans sa main droite, elle tenait un iPhone X, incapable de s'en défaire malgré l'intensité du choc. Adam s'approcha de la portière arrière et passa un bras à travers la vitre brisée, portant l'index et le majeur au niveau de l'artère carotide. Cette peau encore tiède restait inerte, privée du moindre sursaut.

Ce que ressentait Adam Chinaski face à ce spectacle, à la fois écoeurant et fascinant, était difficile à décrire ; deux clans d'émotions guerroyaient au champ d'honneur de sa conscience, un peu comme si devant le malheur d'un individu se mélangeaient la tristesse et le soulagement, l'effroi provenant d'une empathie naturelle et la consolation rassurante de ne pas être à sa place. Il planait dans l'air humide des odeurs d'essence et de plastique fondu. Le second véhicule, une vieille fourgonnette R4 de 72, n'était plus qu'un amas de fer éclaté. Soudain, le hurlement sourd d'une ambulance se fit entendre au loin. Adam prit une dernière image de l'épouvantable ensemble, une scène de destruction en plan large, et se dirigea au pas de course vers son Audi A5 cabriolet rangée sur le bas-côté une dizaine de mètres en aval du pont. Une fois son équipement en sûreté, il fit face aux deux épaves meurtries qui apparaissaient plus impressionnantes encore dans les phares de sa voiture. Tout en s'éloignant, il scruta dans le rétroviseur les

éclairs stroboscopiques du véhicule d'urgence qui filait à toute allure sous les cieux impuissants.

Quelques jours après l'accident, un court article était paru dans la rubrique faits-divers du quotidien local. On y découvrait l'identité de *La jeune fille à l'iPhone* : Angélique Delort, âgée de dix-neuf ans. Ce soir-là, elle s'était rendue au cinéma puis au restaurant en compagnie de sa meilleure amie et du compagnon de celle-ci. À quelques secondes près, le bilan du retour se serait limité à un seul décès : celui du conducteur de la Renault. Cet homme de septante-quatre ans avait été foudroyé par une crise cardiaque au moment de croiser le chemin de la Mercedes ; le vieil homme avait accéléré sous le coup de la douleur, déviant suffisamment pour heurter le véhicule en contresens. A posteriori, le rédacteur en chef du canard local n'avait prêté qu'une importance minime à l'évènement, privilégiant un déraillement de train survenu dans l'est du pays, suivi des émeutes qui, la veille encore, éclataient au sein de la capitale. À l'inverse, Helen Remington, la galeriste d'Adam, avait bondi de joie devant l'ultime photo des *Collisions*. Helen faisait abstraction de la réalité du drame pour ne voir que le potentiel artistique de l'image, le symbole qui en émanait et surtout sa valeur marchande.

« Sublime... Elle est vraiment sublime... » murmurait-elle en s'extasiant devant le tirage au format monumental, portant une jupe argentée Zadig & Voltaire et une chemise en jacquard blanche, l'*Ermine* d'Anne Fontaine. Tout autour d'Adam grouillait une foule compacte composée, entre autres, du gratin de l'establishment, de plusieurs chaînes de télévision nationales et de la ministre de la Culture Françoise Olsen qui avait fait le déplacement avec tout son staff pour rencontrer l'artiste.

Entre les entrevues, les négociations de vente et les sollicitations des critiques, Adam ne savait plus où donner de la tête. Son agent Eddy Smith, un Anglais trapu aux allures de brute, serré dans un costume Armani, avait insisté pour ne pas dévoiler la série des *Collisions* avant ce jour. La raison était la présente rétrospective au Palais de Tokyo qui, selon lui, était l'occasion idéale pour révéler au public les nouveaux clichés. Adam avait accepté d'attendre deux semaines et, généreusement, il avait même revêtu les habits de circonstance : le costume d'Alexandre Amosu, en collaboration avec Dormeuil, limité à 300 exemplaires dans le monde, un costume d'une rareté et d'un luxe absolus. Composé entre autres de pashmina, la laine la plus douce que l'on puisse trouver, prélevée sur le cou de chèvres de l'Himalaya, ses boutons d'or 18 carats

incrustés de diamants et ses finitions en fil d'or et platine faisaient grimper son prix au-delà des 70 000 euros.

— Votre travail est vraiment singulier, fit remarquer la ministre dans son triste tailleur Louis Vuitton. Mais je devine tout de même l'influence d'un photographe américain... Comment s'appelle-t-il déjà ? Il est connu pour ses photos de crimes dans le New-York d'avant-guerre...

— Vous devez parler de Weegee.

— Oui, c'est ça ! Weegee !

— Lui et moi avons en effet un goût prononcé pour l'utilisation du flash et de la radio de bord. Les accidents de la route sont également un sujet récurrent de son œuvre. Arthur H. Felling avait lui aussi immortalisé la brutalité de son époque, traquant les incendies nocturnes, les ivresses citadines, les meurtres odieux et autres événements à sensation avec la frénésie d'un toxicomane averti.

Charles Demfrey, le présentateur vedette de la première chaîne du pays, en profita pour renchérir : « Certains critiques vous voient plutôt comme le nouveau Serrano. Êtes-vous de cet avis ? » Cette sempiternelle question avait l'art d'agacer Adam. Sans doute parce qu'au fond ces vautours avaient en partie raison. Andres Serrano et lui jouaient sur le même terrain : la mort, la provocation et l'irrévérence. En bref, tout ce qui était susceptible de heurter les sensibilités grégaires et d'assurer une publicité payante via le flot médiatique et ses scandales tonitruants. Sans répondre à la question du journaliste vêtu d'un modeste smoking Dolce & Gabbana, Adam se colla à l'épaule d'Eddy et lui chuchota à l'oreille : « Si tu ne veux pas me voir craquer, prends le relais. » Un sourire rayonnant de fausseté se dessina sur le visage de l'agent qui s'avança vers la ministre avec la ferme intention d'assouvir son ego.

La journée avait été chargée ; Adam ressentait le besoin de respirer. Il ignora les appels d'Helen et se faufila à travers les convives, s'emparant d'une coupe de champagne au passage d'un serveur au regard éteint affublé d'un pâle ensemble Suitsupply. La majorité des visiteurs se pressaient dans la grande salle où étaient exposées les dernières œuvres. Les autres pièces présentaient les séries précédentes, allant, selon le sens de la visite, de la plus ancienne ayant pour titre *Les Damnés* aux travaux les plus récents, notamment celui intitulé *Hypothermies* qui illustrait les ravages du froid dans les populations vagabondes, portraits de visages bleuis et inanimés, scintillant sous une fine pellicule de givre.

Adam s'éloigna des espaces bondés, où la plupart se livrait à un badinage excessif et plein de suffisance, pour finalement atterrir

dans la salle consacrée à ses premiers tirages. Quelques curieux contemplaient les photographies en noir et blanc accrochées le long des murs d'albâtre. Les corps suspendus et énucléés s'affichaient sans pudeur, des martyres, témoins silencieux de la mort, lesquels embarrassaient et bouscullaient la logique à travers la brutalité de leur désespoir. Il se campa devant l'une des images, celle qui lui avait permis d'entamer sa carrière artistique et d'amasser ses premières richesses. Il se souvenait de ce moment avec une précision chirurgicale, y compris la façon dont le vent avait soufflé sur son visage, lui délivrant ainsi les senteurs nauséabondes qui l'avaient mis sur la piste. À cette époque, son projet consistait à confronter, sous la forme de triptyques photographiques, le béton de la métropole, ses routes embouteillées, ses zones industrielles et ses centres commerciaux saturés d'enseignes et de panneaux publicitaires, avec la nature archaïque, ses forêts luxuriantes, ses massifs escarpés et ses eaux pures et tumultueuses sinuant depuis des sommets où la neige persiste.

La rencontre s'était déroulée lors d'un *shooting* nature dans la forêt de Fontainebleau. Focalisé sur un chêne en décomposition, une odeur fétide lui avait arraché un haut-le-cœur terrible. Une vingtaine de mètres plus haut, un campement sommaire avait été installé et à première vue déserté. C'est alors que des grognements aigus s'étaient échappés de derrière de hauts et épais fourrés. Discrètement, Adam avait contourné la végétation et découvert un renard au museau ensanglanté qui se régalaient d'un morceau de pied. L'odeur était insoutenable à tel point que son estomac se contracta ; il rendit les restes de son déjeuner et effraya l'animal qui délaissa à contrecœur ce fastueux banquet. Il s'était protégé le nez à l'aide de son écharpe et avait observé un instant la dépouille qui se balançait dans la brise automnale. Deux orbites noires le fixaient avec insistance et lui insufflaient un sentiment vivace de puissance et de crainte. Plus tard, il apprendrait que les globes oculaires sont en fait les mets préférés des corbeaux, des pies et autres charognards volants qui s'en repaissent comme s'il s'agissait de caviar. Tous les portraits exposés dans la salle montraient ce même regard terrifiant. Il avait photographié cet inconnu de la forêt de Fontainebleau sans imaginer un instant qu'il réitérerait ce geste de nombreuses fois durant son séjour au Japon.

Alors qu'il s'égarait dans ses souvenirs, une voix suave s'éleva à sa droite : « C'est à la fois abject et magnifique, vous ne trouvez pas ? »

Une superbe brune d'une trentaine d'années s'était jointe à lui et observait l'œuvre avec curiosité. Elle dégageait un parfum

enivrant, mélange d'agrumes et de rose, et portait une robe Gucci dont le tissu mettait en valeur ses courbes de rêve. Lorsqu'elle tourna la tête, Adam découvrit des yeux d'un vert intense, un visage aux traits harmonieux sans parler de ce sourire charmeur auquel on ne pouvait résister.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— À vrai dire, je n'aurais pas dit mieux, rétorqua-t-il.

— Ça fait une drôle d'impression d'être entouré de tous ces morts. Avec ce cadrage répétitif, on croirait feuilleter un catalogue.

— Je pense que c'est le but recherché...

— Par contre, je me demande comment l'artiste s'y est pris pour réunir toutes ces photos. C'est vrai quoi, on ne croise pas des pendus à chaque coin de rue, bien heureusement. Il doit s'agir d'une mise en scène ou d'un montage fait par ordinateur...

— Je peux vous assurer que ces clichés sont on ne peut plus vrais.

— Dans ce cas, comment aurait-il fait pour dénicher tous ces suicidés, et toujours entourés par la nature ?

— En fait, à l'exception du tirage que vous voyez en ce moment, toutes ces photos ont été prises dans une seule et même forêt.

— Vous vous moquez de moi ?

— Pas du tout. Est-ce que le nom d'Aokigahara vous dit quelque chose ?

— Jamais entendu parler...

— On surnomme cette forêt « la Mer d'arbres » à cause de sa végétation dense et uniforme qui s'étend sur des kilomètres au pied du mont Fuji. Beaucoup s'y sont perdus, d'autres se sont rompu le cou en tombant dans l'une des profondes cavités que dissimule le sol composé de roche volcanique et recouvert de mousse. Néanmoins, cet enfer végétal est connu pour une toute autre raison... Également appelée « la Forêt des suicides », il s'agit en fait du lieu qui compte le plus haut taux de suicides au monde après le Golden Gate de San Francisco. La série des *Damnés* y a été réalisée en l'espace de six mois.

— Je me demande à quel prix s'élève cette œuvre.

— Le prix de départ de ce tirage est de cent trente mille euros.

Les prunelles de la jeune femme s'écarquillèrent. Elle resta coite quelques secondes puis lui répondit d'un air innocent :

— Je n'y connais rien en art. J'aime les photos, ça s'arrête là. Mais je n'aurais jamais pensé que les prix puissent être si élevés.

— Vous savez, il s'agit d'une vieille série. Sa rentabilité ne vaut pas grand chose en comparaison des œuvres plus récentes.

— Vous parlez des images exposées dans la grande salle ?

— Tout à fait. La série *Collisions*. Avez-vous vu le tirage avec la jeune fille gisant sur la banquette arrière ?

— Oui.

— Eh bien il s'agit de l'œuvre la plus chère de l'exposition.

— Combien vaut-elle ?

On percevait une certaine tension dans sa voix. Adam avait piqué sa curiosité à la simple évocation d'un prix de vente. Loin de le contrarier, il aimait impressionner la galerie en affichant son « génie » et ce qu'il valait comme fortune sur le marché de l'art contemporain.

— *La jeune fille à l'iPhone* est limitée à seulement cinq exemplaires déjà écoulés, dit-il non sans fierté. Sa valeur a été estimée à 2,4 millions d'euros. Adam jouissait de l'expression de surprise qu'affichait la jeune femme, une expression d'où perçaient également la convoitise et la jalousie propres aux individus qui ne possèdent aucune ambition.

— Vous semblez en connaître un rayon, dit-elle en souriant. Vous connaissez l'artiste ?

— Oh ça pour le connaître, je le connais...

— Ne me dites pas que... vous êtes...

— Oui, c'est moi.

— Oh mon dieu ! Je suis confuse... Quelle idiote je fais ! Je ne vous ai pas reconnu. Je suis vraiment désolée monsieur Chinaski...

— Voyons, ce n'est rien. Et appelez-moi Adam. En vérité, ça m'a fait du bien de parler sous le couvert de l'anonymat. La plupart des gens que je rencontre ne peuvent s'empêcher de faire preuve d'arrogance en croyant m'impressionner. Tous veulent être dans mes bonnes grâces et c'en est exaspérant.

— D'où votre présence ici, loin de la foule.

— Tout à fait.

— Que diriez-vous d'aller boire un verre chez moi ? J'habite près d'ici, à deux pas du Crazy Horse.

— Je vais sans doute m'attirer les foudres de mon agent et de ma galeriste... mais j'accepterais volontiers !

Ils sortirent du Palais de Tokyo bras dessus bras dessous, hélèrent un taxi et se dirigèrent vers la rue du Boccador sans dire un mot, tel un vieux couple bercé par des années de silence et d'attentes incomprises.

À peine arrivée dans le vaste appartement du huitième arrondissement, Charlotte, la jolie brune aux yeux verts, se retira dans la salle de bains pour en ressortir les narines blanchies de poudre et vêtue d'une redoutable guêpière Chantal Thomass

portant la couleur du sang. Alors qu'Adam sirotait tranquillement un verre de Chivas Regal, installé dans le canapé du salon, elle le chevaucha et lui présenta son décolleté duquel surgirent deux seins fermes et généreux. L'atmosphère s'échauffait tandis qu'il explorait de sa langue chaque recoin de sa poitrine lisse et soyeuse. Les battements de son cœur s'accéléchèrent quand, après avoir déboutonné son pantalon, elle plongea une main adroite sous son boxer Sunspel.

Une fois nu, il se mit à divaguer, submergé par la volupté incandescente qui émanait de cet être décadent. Charlotte parcourait son poitrail, glissant sa bouche pulpeuse de plus en plus bas jusqu'à recouvrir son sexe raidi par l'impertinence de ses mouvements. Une grâce naturelle imprégnait ses gestes ainsi que les gémissements qu'elle poussait en effleurant son clitoris scintillant de délice.

Au bout de quelques minutes, elle l'entraîna vers la chambre et s'allongea sur le lit couvert de draps en satin. Aux montants, on avait fixé d'épaisses cordes qui serpentaient le long des barreaux et sur le plancher. Elle y glissa les pieds et les mains, puis demanda à Adam d'augmenter la tension de ses liens en veillant à ce qu'elle ne puisse s'échapper.

— Je veux t'appartenir, répétait-elle d'un ton suppliant. Fais de moi tout ce que tu voudras ! Je veux devenir l'objet de tes désirs les plus sombres...

N'y tenant plus, Adam se cala entre ses jambes et la pénétra en baladant ses mains sur ses hanches et son bas-ventre lardé de fines cicatrices, vestiges d'une jeunesse affamée. Il remonta ensuite vers sa nuque frêle et parfumée. Ses gémissements redoublèrent d'intensité au moment où il serra son cou d'une poigne acerbe. Malgré l'étreinte, elle parvint à émettre quelques mots débordant d'impatience :

— Plus fort... Hummmm... Serre plus fort...

Adam raffermir son emprise tout en hâtant la cadence de ses va-et-vient, des coups de reins de plus en plus profonds et libérateurs. En guise d'acquiescement, Charlotte remuait fébrilement le bassin en incendiant au passage l'esprit de son amant aussi facilement qu'un géant farci de paille. Adam haletait et serrait de toutes ses forces la nuque de Charlotte dont le corps était parcouru de sursauts incontrôlables, des convulsions orgasmiques entraînés par l'évolution constante du coït. Au loin, on pouvait entendre les sirènes des ambulances hurler et se presser vers une énième collision. Adam jouit à son tour et relâcha enfin l'étreinte en s'abandonnant dans l'immensité de sa luxure, une luxure qui,

par moments, lui rappelait l'euphorie de ses premières dérives opiacées.

Au cours des semaines suivantes, il revit Charlotte à de nombreuses reprises, toujours dans l'appartement du huitième arrondissement. Le même rituel se répétait inéluctablement. Ils buvaient un verre, échangeaient quelques banalités pour la forme puis faisaient l'amour jusque tard dans la nuit. Malheureusement, au fil des rendez-vous, il dut se rendre à l'évidence : le sexe avec la jolie brune n'atteignait plus les sommets escomptés. Adam était le genre d'animal insatisfait qui se lassait très vite des femmes comme de la vie. C'était peut-être la raison pour laquelle la mort tenait une place si importante au sein de son œuvre.

Quoi qu'il en soit, il s'était retrouvé face à un problème bien plus grave. Depuis la rétrospective au Palais de Tokyo, il tournait en rond dans son studio photo de Montmartre. Victime d'insomnies, il passait tout son temps à chercher une idée, une lueur d'inspiration sans aucun résultat. D'habitude, il lui suffisait de terminer une série pour voir éclore un florilège de nouveaux concepts. Mais cette fois son imagination lui faisait défaut. Rien ne lui venait à l'esprit. Dernièrement, il s'était même surpris à fréquenter les routes avec la radio branchée sur les fréquences de la police. Et souvent, il retournait sous le pont de l'autoroute A13 comme à la recherche d'un quelconque indice.

Cette nuit-là, il s'envoyait une bouteille de William Lawson garé sur le parking d'une station-service, dans les environs de l'aéroport d'Orly, quand la radio émit un message intrigant. Un automobiliste venait de signaler un véhicule accidenté sur l'avenue d'Alsace-Lorraine, près du parc de la Coulée Verte.

Cette fois Adam s'était préparé et il arriva sur les lieux en à peine cinq minutes. La rue était encore déserte ; aucun voisin n'avait pris la peine de sortir pour aider le malheureux conducteur. Adam saisit son reflex numérique et accourut vers le coupé BMW série 4 encastré dans l'un des platanes bordant la route. En s'approchant, il aperçut une silhouette à l'agonie sur le capot métallisé et plié par la force de l'impact. Il cadra l'avant de la carrosserie, le pare-brise éclaté, le corps échoué qui rappelait celui d'une marionnette désarticulée. Des éclairs furtifs illuminèrent les ténèbres et le visage de Charlotte à peine défiguré dans la lumière glaçante de l'appareil photo. C'était bien elle, à la seule différence qu'on lui avait dérobé l'émeraude de ses yeux. Son regard se vidait peu à peu, voilé d'une pellicule d'irréalité.

Le parfait tableau de la désolation moderne ! se dit-il. Adam sautillait autour du cercueil en fer tout en la mitraillant comme un paparazzi au doigté frénétique. Il se souvenait des mots de Charlotte lorsqu'elle s'était offerte à lui sans contrepartie : « Je veux devenir l'objet de tes désirs les plus sombres... »

Voilà pourquoi il avait tant peiné à trouver de nouveaux projets. Il s'était en vérité fourvoyé. *La jeune fille à l'iPhone* n'était pas la pièce maîtresse de son œuvre ; la série n'était pas encore clôturée. À mesure qu'il emmagasinait les clichés, des pensées incroyables fusaient dans sa tête. Il exultait. Sur le coup, il trouva même le titre de l'image : *La muse sacrifiée*.

On entendit alors émerger de la nuit le cri familier d'une ambulance, son appel désespéré et vain défilant sous le regard froid de la lune et des astres chromés.

LES AUTEURS :

Gauthier Blasco

Né à Béziers en 1988, c'est à Agde que Gauthier Blasco passe son enfance avant de s'installer à Montpellier. En dehors des salles de classe où il exerce le métier de professeur des écoles, vous croiserez sûrement ce Méditerranéen autour d'un ring de boxe ou lors de rencontres littéraires. Initié à la poésie par les chansons de Léo Ferré, il se consacre principalement à l'écriture de celle-ci.

Fabrice Décamps

Né en 1973, en région parisienne, Fabrice Décamps vit près de Nantes. Saisonnier dans la vigne, il a toujours eu le goût de l'écriture, mais s'y consacre plus sérieusement depuis 2003, de manière intense en période estivale. Friand d'ambiances fantastiques, il aime aussi le mélange des genres et les histoires à triple fond.

Publié dans le numéro 23 de la revue *l'Ampoule*.

Blog : <https://fabricedecamps.wordpress.com/>

Mickael Auffray

Né en 1982 à Angers, a besogné dans l'industrie avant de se frotter au domaine commercial, travaille désormais en tant qu'enseignant. Est récemment passé d'écrits vains à écrits veines.

Influences : Maupassant, Carver, Orwell et Bukowski.

Biblio : *Ce coquin de Félix* aux éditions L'échappée belle, nouvelles dans des recueils collectifs aux éditions Rooibos, Rue Saint Ambroise, DDK, Bordulot.

Nicolas Camille

On dit de Nicolas Camille que c'est un cas. Déjà à l'école, il

disait « nous », et dans les multiples vies qu'il pense avoir, celle d'écrivain n'est sans doute pas la moins étrange. Un peu historien, vaguement mélomane, trop cinéphile sans doute, il écrit comme il rêve : en dilettante et sans tabou. Ses univers entre le conte et l'anecdote ont cette inquiétante étrangeté qui rend bizarre les choses familières. Observateur et joueur tout à la fois, il perce le réel comme un ballon rempli d'air, pour mieux y laisser s'ébattre l'aiguille tordue de ses idées noires. Parmi les livres qui occupent la place laissée vacante sur l'étagère de ses pensées, on trouve autant de classiques que de science-fiction, de poésie que de fantastique (et des BD aussi).

Raymond Alcovère

Raymond Alcovère a publié plusieurs romans dont un polar, un abécédaire, des récits historiques, de la prose poétique : « sans variété point de beauté » écrivait Nietzsche : acceptons-en l'augure !

Site : <http://raymondalcovere.hautetfort.com/>

Henri Ansbert

Henri Ansbert est né en 65, a croisé les livres de Bukowski et Fante au milieu des *eighties*, a essayé d'écrire à l'époque, a vécu en Afrique de l'Est, a fait du surf avant de s'exploser les genoux, a produit et réalisé des émissions de radio, a milité ici et là, et a enseigné à de nombreux gamins et adultes. Bien des années plus tard, il continue à enseigner, a repris l'écriture, s'est mis à la *surf guitar* sous le pseudo de Professor LongBoard et s'est décidé à enfin envoyer ses textes aux revues les plus décalées.

Il publie depuis janvier 2017 ses « Chroniques d'un monde patraque » sur le site d'information <https://www.filfax.com/>.

Son site web : <https://zoneintervention.wordpress.com>

François Fournet

Né en 1993. Trajectoires aléatoires, embouteillage étudiant, bretelle littéraire et musicale.

Elsa Hieramente

Elsa Hieramente dessine et écrit, des corps des visages des gens. Des choses peut-être crues, peut-être cuites.

Elle croit au père Noël au quotidien et déploie un univers graphique tendre et expressif pour des projets d'édition, du dessin de presse ou de l'illustration jeunesse.

<http://www.ledejeunerducrocodile.com>

Olivier G. Milo

Naissance en 1980. Pas d'études particulières, pas de diplômes. A exercé le métier de facteur, à Montpellier, durant 18 ans.

Vit aux Pays-Bas, Rotterdam, depuis 2017.

Publié dans les revues *Les Muses à tremplin*, *A Verse* et *Traction Brabant*, *Comme en Poésie*, *Chat de Mars*, *Squeeze* et dans le recueil collectif de la revue *Squeeze : Papier*, aux éditions Gros Textes.

Lauréat du prix Alexandre-Vos Écrits en 2011.

Benjamin Christiaens

Benjamin Christiaens s'est initié au monde vaste et tortueux de l'art par la pratique photographique ; l'instantané l'a satisfait durant un moment car il voyait en chaque photo un récit qu'il pouvait délivrer aux visiteurs, lesquels malheureusement, ne le comprenaient pas forcément. Il devint alors bibliophage et très vite, la lecture ne suffisait plus, la plume prit le relais et donna vie à ses instantanés.

Rendez-vous à l'hiver 2018 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-15-5

Dépôt légal : Mai 2018
© Les auteurs et Squeeze

Avec le soutien de la Région Occitanie